ABBÉ F. VALLÉE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CARMES

CHÔMAGE

(OCTOBRE 1912 — OCTOBRE 1913)

AVEC UN GLOSSAIRE

DE QUELQUES TERMES EMPRUNTÉS AU PARLER

DE PAIMPONT (ILLE-ET-VILAINE)

PARIS

ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR

SUCCESSEUR DE LÉON VANIER

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1914

ABBÉ F. VALLÉE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CARMES

CHÔMAGE

(OCTOBRE 1912 — OCTOBRE 1913)

AVEC UN GLOSSAIRE

DE QUELQUES TERMES EMPRUNTÉS AU PARLER

DE PAIMPONT (ILLE-ET-VILAINE)

PARIS

ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR

SUCCESSEUR DE LÉON VANIER

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1914

Hommage affectueux

J. Vallès
Pthe

DÉDICACE

Si je pouvais penser que ce bouquet d'automne
Ne fût pas sans parfum, sans couleur, sans beauté,
Grand'mère de Jésus, mère de la Madone,
Je voudrais te l'offrir, comme on t'offre, l'été,
Les reines des jardins, pour fleurir ton image,
Reconnaître une grâce, ou quêter un suffrage.

Mère, je n'ose pas... j'ai passé la saison
Où l'on fait des bouquets, où la main toujours sûre,
Peut cueillir sans erreur la fleur et le bouton ;
Où l'œil sait, en jouant, des dons de la nature
Disposer avec goût et faire une œuvre d'art ;
Où le cœur jeune encor conseille le regard...

Pourtant, c'est un bouquet... le premier que je tresse...
Et, comme il se fait tard, peut-être le dernier...
C'est un bouquet d'enfants... Oh ! ma bonne Maîtresse,
Pour l'amour des petits, laisse-moi te prier,
Méme si la Critique est fondée à médire,
D'y donner un regard, si ce n'est un sourire.

Mis au point à Sainte-Anne d'Auray

Le 31 octobre 1913.

AUX LECTEURS

J'ai lu dans saint Thomas (1) que Dame Poésie,
Au pays du Savoir a petite mesnie
Et petit équipage, au regard de ses Sœurs :
C'est un point sur lequel s'entendent les Docteurs ;
Et le Subtil, je crois, n'a pas fait la critique
De ce chapitre-là du Docteur Angélique.

J'ai lu dans Clovis Hugue (2) — un artiste, Messieurs —
Que poète qui rêve et se nourrit les yeux,
Comme dit Tartarin, de trop de « regardelle »,
Fait bien petit métier ; et que la bagatelle
Habillée en beaux vers ne vaut pas l'action :
Et je tiens que Clovis a grandement raison.

(1) *Som.-théol.*, I, p. 1, a. 9.
(2) *La mission du Poëte.* Dans *Anth. des poët. fr. contemp.*, I. 565. Delagrave.

J'ai lu dans l'Evangile (1) — un livre qu'il faut croire —
Du serviteur oisif la très piteuse histoire,
Et comment il cacha dans la terre un talent
Que dans sa main le maître avait mis en partant ;
Le Livre vient du ciel, dicté par la Sagesse :
Je maudis avec lui l'inféconde paresse.

Pourtant, j'écris en vers ; et, les deux bras croisés,
Dans le champ du Seigneur je vois semer les blés,
Et cultiver les fleurs, et recéper les vignes,
Et veiller jour et nuit sur la blancheur des cygnes,
Et garder les agneaux des sucs empoisonneurs,
Et des mauvais bercails, et des loups ravisseurs.

Alors ?... Alors sachez qu'Eve est une immortelle ;
Et qu'il n'est point aisé de travailler près d'elle
Bien longtemps dans la paix, et, jaloux du labeur,
D'y donner ses deux mains, son génie, et son cœur :
Un caprice a changé mon labeur en *chômage*...
Voilà, pour expliquer le titre de l'ouvrage.

(1) *Matth.*, xxv, 14-30.

Et, comme j'ai vécu — mon Dieu, pendant vingt ans ! —
Au milieu des travaux et des rires d'enfants ;
Qu'ensemble nous avons, vingt ans, fait bon ménage,
C'est d'eux que j'ai voulu parler dans cet ouvrage,
Me consolant près d'eux de solennels oublis
Comme n'en avaient pas ces bons cœurs d'étourdis.

Et, puisque c'est la loi, qu'on chante quand on pleure,
J'ai chanté, voilà tout, de ma voix la meilleure,
Comme j'entends chanter dans ma chère forêt
L'oiseau qu'on a privé de son nid, le pauvret,
Et qui, malgré le deuil et malgré la souffrance,
A laissé dans son cœur se glisser l'espérance...

La Chesnaie, 11 octobre 1913.

CROQUIS DE PRINTEMPS

Ma grand'mère, un chœur de fauvettes
Gagé par le printemps a loué les buissons
Tout parfumés de violettes,
Qui bordent le verger, domaine des pinsons.

∴

Un gai ruban de primevères
Sur le pré qui renaît chaque jour au soleil,
Fait oublier les tons sévères
Des talus qui, boudeurs, s'entêtent au sommeil.

∴

Au sombre arbuste qu'il enlace
Le chèvrefeuil promet sa fleur et son parfum :
Ses verts pompons prêtent leur grâce
A l'épine maussade, au sévère nerprun.

∴

Messager du printemps, l'aurore,
Au gai blason mi-parti feu, mi-parti blanc,
Au soleil qui l'a fait éclore
Eparpille son vol matinal et charmant.

∴

Deci, delà, des pâquerettes,
Emaillant la prairie et le pâtis poudreux,
Ont l'air de naïves coquettes
Vous souriant d'orgueil sous leurs chapeaux tout neufs,

∴

Les pieds dans l'eau dansent les prêles,
Au chant que dans son cours murmure le ruisseau
Aimé des libellules frêles
Qui, lasses de voler, s'agrippent au roseau.

∴

Dans le bois les chênes rougissent
Au-dessus des taillis, fiers des bouleaux pimpants
Dont les rameaux qui reverdissent
Gagnent le premier prix au concours de printemps.

Le mélèze élégant s'apprête,
Et, ses tendres bourgeons affranchis de l'hiver,
Ornant ses rameaux pour la fête,
Les suspend en festons tout étoilés de vert.

∴

A l'étang paré d'anémone,
Les têtards frétillants s'endorment sur les bords,
Bercés par le chant monotone
Des grenouilles braillant leurs singuliers accords.

∴

Et les Anges font la patrouille
Le long des chemins creux qui conduisent au bourg,
Car les écoliers en vadrouille
Prolongent en musant l'aller et le retour,

Le printemps nous monte à la tête ;
Et vous le voyez bien, puisque j'ai fait ces vers...
Mais nul ange ne s'inquiète ;
Grand'mère, on sait là-haut qu'ils vous seront offerts.

ÉCRITURE ET MUSIQUE

De bâtons titubants tracés avec courage
Luce vient d'achever une première page.
Luce rentre sa langue et cherche son mouchoir ;
Puis, le nez soulagé, retourne à son devoir,
Pesant de tout l'effort de sa main potelée
Sur la plume revêche ; et la lèvre humectée
S'entr'ouvrant à nouveau laisse à nouveau passer
La langue qui, chômant, veut du moins se montrer.
Luce retient son souffle : elle n'est pas très sûre
Qu'un soupir, en passant sur son architecture,
Ne vaille une tempête et n'abatte en un tas
Les bâtons qui, mon Dieu ! penchent déjà si bas.

Mais, pendant qu'au devoir, Luce entière attachée,
Sur la ligne à garnir tient la tête penchée,

Un rayon de soleil envoyé par l'été
Fait une tâche d'or sur la page à côté.
Au même temps, dans l'herbe, un grillon frénétique
Tout joyeux du soleil, met sa joie en musique :

Cri cri cri... cri cri cri...
Mignonne !
Entends comme mon cri
Résonne.

Cri cri... Viens me chercher,
Superbe !
Je suis ici caché
Dans l'herbe.

Cri... Laisse-toi tenter,
Ma belle !
Le bon soleil d'été
T'appelle.

Cri cri... Dans le buisson,
Charmante !
Entends le gai pinson
Qui chante.

Cri cri... ne tarde pas,
Ma douce !
Viens fouler de tes pas
La mousse.

Cri... Suis des papillons,
Ma blonde !
Au-dessus des sillons
La ronde.

Cri cri... Les belles fleurs,
Coquette !
Pare de leurs couleurs
Ta tête.

Cri... Le bel abricot !
Gourmette !
Mais un maudit pierrot
Le guette.

Cri cri cri... cri cri cri...
Trop sage !
Cri... C'est assez écrit ;
J'enrage.

Cri cri cri... cri cri cri
Chérie !
Entends ce que mon cri
Te crie !

Et les bâtons de Luce, au chant du grésillon,
Dansaient sur le papier un plaisant cotillon ;
Ennemis de la ligne, amoureux de l'espace,
On les voyait partout, si ce n'est à leur place.
Il en était de nains, de géants ; de fluets,
D'obèses monstrueux ; de droits ! de contrefaits ;
Quelques-uns mal en pieds, ou courant hors d'haleine
Trouvaient dans un pâté leur petit Trasimène.

Luce, de désespoir, mit sa plume au repos...
Puis, éclatant de rire en voyant ce chaos ;

Allons ! Cesse ta chansonnette,
Petit diable des prés ; tu chantes mes défauts :
C'est bien vrai que je suis coquette,
Flâneuse quelquefois, gourmande d'abricots.

Mais je ne suis point assez sotte,
Vilain, pour m'étourdir de tes bruyants cricris,
Comme ces bâtons en ribotte
Qui, grisés par ton chant, s'en vont tout ébaubis.

C'est que j'ai promis d'être sage ;
Donc, si le bon soleil m'invite à faire un tour,
Chante-lui qu'après cette page,
Au beau temps qu'il promet j'irai faire ma cour.

Oui, j'irai danser sur la mousse ;
Faire un bouquet de fleurs ; écouter le pinson ;
J'irai te chercher dans ta brousse ;
Et m'envoler gaîment après le papillon.

Enfin, j'irai voir sur la branche
Les restes du repas de mon ami pierrot :
Chante lui qu'il laisse une tranche...
Il aura de mon pain, si j'ai de l'abricot.

Mais pour l'instant, chacun sa tâche ;
Dieu t'a voulu chanteur ; va, reprends tes cricris.
Mais n'attends pas que je le fâche :
Il m'ordonne d'écrire ; adieu, grillon ; j'écris.

Et, pour n'être pas seule en la lutte héroïque,
Luce alors se signa. La déroute horrifique

N'étendit pas plus loin ses effets désastreux.
Dame ! on vit bien encor se saluer entre eux
Quelques bâtons... mais Luce, imposant la consigne,
Les fit tous marcher droit sur la dernière ligne.

ÊTRE CORRECT ET BREF!

Bernard est un garçon très sage et très poli,
Qui va sur ses sept ans : on le trouve accompli.

Peut-être l'est-il moins quand il est en famille ;
Mais, dans les très grands jours, lorsque près de la grille
Ouverte tout à plein, le concierge imposant
S'exhibe aux invités pontificalement ;
Que, dans le vestibule orné de plantes rares,
Qui n'ont pas de parfum, dont les noms sont bizarres,
On voit aller, venir, un monde de valets ;
Qu'on a jusqu'au chenil écarté les roquets ;
Confisqué les cerceaux, les quilles, les toupies ;
Paré le grand salon, frotté les panoplies ;
Que la cuisine est riche en fumets tentateurs ;
Et que grand'mère arrive en sa chaise à porteurs...

Oh ! ce jour-là Bernard est un vrai gentilhomme,
Peut-être un peu contraint, encor plus fier en somme
De n'être pas exclu de la salle à manger,
Quand sa maman reçoit. Aussi pas de danger
Que Bernard ces jours-là blesse les convenances...

Sa mémoire jamais n'aura de défaillances :
Il sait qu'il ne faut pas à table se jeter,
Mais dire posément son *Benedicite*.
Ne pas, pour être mieux, choquer la symétrie,
Mais en tout éviter la moindre brusquerie ;
Donc, grimper sur sa chaise, à l'aide d'un valet,
Puis s'asseoir doucement, et... ne plus se lever ;
Attendre gravement qu'on serve le potage,
Posément l'avaler, sans gâter, sans tapage ;
Se défier beaucoup des verres, des couteaux ;
Penser à sa serviette ; attendre les gâteaux ;
Manger, boire, très peu ; surtout, surtout se taire,
A moins que de parler il ne soit nécessaire :
Alors, choisir ses mots ; être correct et bref ;
Dans les cas imprévus, s'adresser à Joseph.
— Joseph, vieux serviteur, doyen de la livrée,
Comprend tout à mi-mot, pare à la dérobée

Aux accidents fâcheux, aux oublis outrageants
Des serveurs mal appris qui trichent les enfants —

Sur tous ces points Bernard est toujours sans reproche :
Que le repas soit long, ennuyeux, rien ne cloche ;
Et, sans connaître Erasme et sa civilité,
Bernard sait ce qu'il doit aux gens de qualité :
Il ne bâille jamais quand le Monsieur qui cause,
Calculant, compliquant, accable de sa glose
La Proportionnelle ou l'Impôt progressif ;
Bernard, comme il convient, prend l'air méditatif.
Il a l'air de trouver qu'elle dit quelque chose,
La dame qui là-bas sans que sa langue pause,
Dans le pays des riens fait envoler les mots,
Sans lever une idée, ou, maligne en propos,
Piquant dans le prochain, fait songer à l'abeille,
Moins le miel et les fleurs... Bernard est tout oreille
Quand on parle musique ou chant grégorien.
Son visage discret ne s'étonne de rien,
Demeurant sérieux, quand Monsieur le Vicaire
Exhibe tout à coup sa large tabatière ;
Gardant son naturel quand Monsieur le Recteur
Arbore ingénument son mouchoir de couleur,

Ou quand le Général, à la belle médaille,
Crache de forts jurons une rude mitraille.

Donc, un soir, des amis, triés sur le volet,
Autour de Monseigneur vêtu de violet,
Avaient pris place à table. En souvenir du Maître
Recherchant les petits, l'Evêque avait fait mettre
A sa droite Bernard, et, paternellement,
Sans négliger personne, était tout à l'enfant.

Il le faisait parler un peu plus que d'usage,
Manger de tous les plats, de l'entrée au fromage.
Longtemps tout alla bien : Bernard en ses propos
Etait correct et bref ; son estomac dispos
Et complaisant aussi, comme il est à cet âge,
Portait sans s'insurger l'excédent de bagage.

Mais, quand vint le dessert, les fruits et petits fours
N'eurent point pour Bernard l'attrait des anciens jours :
Il sentit qu'il avait tout autre chose à faire ;
Qu'il se passait en lui des choses qu'il faut taire, [ments
Mais qu'il faut bien subir... Quelques sourds gronde-
Présageaient la révolte ; et des déchirements,

Signes avant-coureurs d'une lutte intestine,
Dans ses bas-fonds tremblants attestaient une mine.
Bernard connut la peur... Il pâlit, et des yeux
Implora de maman le secours précieux :
La maman ne vit pas le coup d'œil trop timide ;
Le vieux Joseph manquait, prisonnier invalide [loin :
Dans sa chambre au troisième... Hélas ! beaucoup trop
Proche était la débâcle, et pressant le besoin.

En vain Bernard lutta, sur les deux hémisphères
Pesant d'autorité... Des odeurs étrangères
Se mêlèrent bientôt aux parfums distingués
Du salon, des bouquets, des plats, des invités.
Monseigneur s'en émut : quand il est sous la mitre,
Ce n'est pas là l'encens que lui sert son chapitre...
Il soupçonna la chose, et, toujours paternel,
Il allait à Bernard donner congé formel,
Quand l'enfant débordé, mais toujours incapable
De trahir son devoir en se levant de table,
Ou d'avouer sans fard, en termes malôtrus,
Le désastre total, les efforts superflus,
Cria, correct et bref, sans que sa voix tremblotte :
« Je ne suis plus tout seul, maman, dans ma culotte ! »

LA PREMIÈRE FOIS

Ils sont partis bien tristement,
Bien tristement,
Pour l'école, et coûte que coûte,
A petits pas sur la grand'route
Se sont traînés très lentement,
Très lentement.

Ils sont entrés timidement,
Timidement,
Dans la cour bruyante et joyeuse,
Et, gardant leur mine peureuse,
Se sont tenus isolément,
Isolément.

Ils ont passé craintivement,
Craintivement,
Dans la classe où trône le maître ;
Entre la porte et la fenêtre,
Sont restés là piteusement,
Piteusement.

Ils ont avancé bêtement,
Très bêtement,
Quand le maître leur a fait signe ;
Et, sans remarquer qu'il s'indigne,
Se sont assis très lourdement,
Très lourdement.

Ils se sont levés gauchement,
Très gauchement,
Sur l'ordre du maître sévère ;
Pendant qu'on faisait la prière,
Ont ruminé distraitement,
Distraitement.

Ils ont accueilli froidement,
Très froidement,

Les soins attentifs de leur maître ;
Et, pour ne pas l'envoyer paître,
Se sont contenus fortement,
Très fortement.

Ils ont bâillé très bruyamment,
Très bruyamment,
Pendant la leçon de lecture,
Et, trouvant la tâche trop dure,
Se sont assoupis doucement,
Tout doucement.

. . . . . .

Ils sont partis hâtivement,
Hâtivement,
De l'école qui les embête ;
Pressant le pas sur la banquette,
Ils sont rentrés pensivement,
Pensivement.

LE MIROIR

J'ai les cheveux couleur noisette,
Les yeux coquins d'un sapajou ;
Mon petit nez est en trompette...
C'est déjà bien ?... Ce n'est pas tout.

J'ai le front pur : pas une ride !
Et puis tout blanc : pas de rousseur !
Quand il le faut, j'ai l'air candide...
Est-ce là tout ?... Non, par bonheur.

Ma bouche est petite et jolie ;
Mes quenottes sont au complet ;
Ma langue est prompte, mais polie...
Ai-je fini ?... Pas tout à fait.

Mon oreille est mignonne... et fine !
(Elle entend ce qu'on dit tout bas,
A moins qu'elle ne le devine).
Est-ce complet?... Oh ! que non pas.

Le rire m'a fait deux fossettes
Où maman loge des baisers,
Et mon papa des pichenettes.
Y sommes-nous?... Non ; écoutez :

J'ai la main rose et distinguée ;
(Oh ! jamais les doigts dans le nez !)
Les ongles couleur de rosée.
Un point, c'est tout?... Vous vous trompez.

A qui m'appellerait : vilaine !
Mon portrait répondrait : nenni !
J'ai l'air d'une petite reine.
C'est le bouquet?... Oui ; j'ai fini.

On va crier : oh ! la coquette !
C'est bientôt dit ; mais il faut voir :
Puisque simplement je répète
Ce que j'ai lu dans mon miroir !

Quant à savoir si l'on paresse...
Triche... boude... se fâche... ou ment ;
Ça !... Si je vous vais à confesse,
Vous le saurez... Pas autrement.

LE BOUQUET AU PILLAGE

C'est donc fini, la cueillette ?
Vous allez faire un bouquet
Tout coquet :
Rose, pervenche et clochette,
Lis, bouton d'or et bluet ;
C'est parfait.

Mais, pour qui cette merveille ?
Pour qui travaillent vos doigts
Très adroits ?
Avez-vous volé l'abeille
Pour un caprice des yeux
Envieux ?

Gardez-vous pour la madone
Tous ces frais trésors de mai
Embaumé ?
Ou songez-vous, ma mignonne,
A quelque gentil * pâtourd (1)
D'alentour ?

Si ces fleurs sont pour Marie,
Je ne veux rien dérober
Du bouquet :
J'aime la Vierge fleurie
Par de pures mains d'enfants
Tout aimants.

Mais, si vous parez, Fanchette,
Ce beau bouquet pour Colin
Le lutin ;
Si vous fîtes la cueillette
Pour le plaisir de vos yeux
Curieux ;

(1) Voir p. 115 et s. l'explication de certains termes.

Alors votre art est profane,
Et je n'ai plus le respect
Du bouquet :
Je laisse ma main qui glane
Parmi les fleurs s'enhardir
Et choisir.

Je vous prendrai l'humble plante
Qu'on appelle bouton d'or,
Tout d'abord ;
Car sa corolle éclatante
Fait pâlir vos blonds cheveux
Onduleux.

Là ! Donnez-moi l'églantine
Dont le rose est estompé
Et discret ;
Car votre grâce enfantine
A même teint de fraîcheur
Et candeur.

Gardez cette fleur qui penche
Ses grelots, sans rien sonner
Ni tinter ;
(Avouez, pour être franche,
Fillette, que la leçon
A du bon).

Mais permettez qu'en revanche,
Plutôt que votre bluet
Trop foncé,
Vous ravissant la pervenche,
Je vole un peu de vos yeux
Et des cieux.

Quant au lis...
— A moi ! dit-elle ;
C'est un symbole, un drapeau !
Et si beau !
Les autres fleurs, bagatelle !
Mais mon lis !... Ma fleur d'enfant !...
Pur et blanc !

Et puis, c'est la fleur de France :
En même temps souvenir,
Avenir ;
Passé de gloire ! Espérance !
Oh ! laissez-moi cette fleur
Sur le cœur.

VERS LE BOIS ; DANS LE BOIS ; HORS DU BOIS

Les voilà partis tous les trois
Pour le bois,
En famille :
Le garçon, le chien, et la fille.

Comme il a vu les enfants naître,
Chez son maître,
Du petit groupe le doyen,
C'est le chien.

La fillette
De deux printemps est sa cadette ;
Le garçon
Attend son premier pantalon.

Grâcieuse,
Très rieuse,
Tenant le bébé par la main
La sœur enfile son chemin.

Le petit d'abord pense au loup :
S'il allait sortir tout à coup
De ces brousses,
A leurs trousses ?

Mais Médor
Les garde à tribord et bâbord,
Va devant, revient, leur fait fête :
Bonne bête !

C'est le soir d'un beau jour qui va bientôt finir.
En voyant le soleil s'incliner pour dormir,
Les enfants sont partis au-devant de leur père,
Acharné bûcheron, dont l'œuvre meurtrière
Fait crier la forêt et taire les oiseaux,
Quand son outil de mort saigne les baliveaux,
Ou fauche le taillis qui, tremblant comme feuille
Au seul bruit de son pas, se languit et s'endeuille ;

Tandis que les oiseaux, leurs petits yeux clignants,
Leurs petits becs fermés, leurs petits cœurs battants,
Dans les rameaux blottis, pleurant sur l'hécatombe,
Se demandent songeurs, quand un géant s'abat :
« Où ferons-nous nos nids, si les vieux chênes tombent
Et le taillis s'en va ? »

Mais c'est bien vainement que la forêt dolente
Dans la splendeur du soir s'étonne et se lamente :
L'ouvrier besogneux affile ses tranchants !
Et l'on entend fuser les rires des enfants !
« Alors, pourquoi veut-on que la nature pleure,
Quand il faut qu'à son tour l'homme pâtisse et meure ? »
Demande un jeune chêne, aux rameaux déjà fiers,
Epargné cette fois, mais pleurant sur ses pairs...
Rien ne répond au chêne, hormis les coups de hache
Du bûcheron pressé de terminer sa tâche
Et d'abattre, ce soir, un solide et vieux tronc,
Avant de retourner à sa pauvre chaumine,
Ses outils sur le dos, et s'essuyant le front,
En rêvant de chopine.

Espiègles les enfants ont fleuri de muguets
Le vieux Médor confus ; puis, cueillant des * lucets,

Ont gagné le chantier où travaille leur père.
Le tenace ouvrier que la lutte exaspère,
Le regard occupé par les copeaux volants,
L'oreille bourdonnant de ses profonds ahans,
Ne songe pas qu'il faut, avant le coup de grâce,
Mesurer le terrain à la victime lasse,
Et garder qu'en mourant elle donne la mort...
La fille, hors d'atteinte, épluche un genêt d'or ;
Près d'elle, pour dormir, le chien s'est mis en boule ;
Mais le bébé se joue auprès du tronc branlant...
Le jeune chêne dit : « Si mon vieux frère croule,
Il va broyer l'enfant ! »

Un roitelet demande : « Où donc est son bon ange ?
— Si sa mère était là !... » soupire une mésange.
Une fauvette crie : « Il faut empêcher çà !
Car enfin, il n'est pas méchant, ce petit là ;
Pas plus que le lapin qui gambade et culbute
Quand mon gosier joyeux lui chante un air de flûte !
— Paix ! dit le jeune chêne, et laissez-moi penser ;
Les minutes vont vite en portant un danger...
Ecoute-moi, grand frère : en broyant cet atome,
Tu tomberais moins beau... Respecte ce plant d'homme,

Et sur mon jeune front laisse tomber ton front.
— A ce rude baiser tu vas saigner, mon frère !
— Eh bien, saignons tous deux pour garder le mignon
Aux baisers de sa mère ! »

C'est ainsi qu'il en fut. Et cela fut très beau :
Le vieil arbre cédant aux coups de son bourreau,
En s'exilant des cieux s'appuya sur son frère ;
Et son dernier soupir de chêne séculaire
Fut si majestueux, si profond, si troublant ;
Et le sanglot du jeune, un écho si touchant,
Que tout fut remué d'un frisson d'épouvante,
Et que la fille alors, effrayée, haletante,
Les arbres se donnant le suprême baiser,
Jeta son genêt d'or, bondit vers le danger,
S'empara de l'enfant, brave comme une mère...
Et le chêne alors croule... Et l'ouvrier vainqueur
Dit ce mot de respect sur sa victime à terre :
« Un bel arbre!... Et quel cœur !... »

Les voilà quatre au lieu de trois
Hors du bois,

En famille :
Papa, le chien, le gars, la fille...
Au foyer
Médor arrivant bon premier
Annonce le gros de la troupe :
A la soupe!

LE MATIN SUR L'ÉTANG

Comme un bambin rieur, le matin se réveille
Et prélude à ses jeux :
Sur les flots transparents de l'étang qui sommeille,
L'oiseau pêcheur promène et suspend ses vols bleus ;
Et les roseaux parés des fines arabesques
Que l'aragne brodeuse ourdit avant le jour,
Enveloppent discrets les postures grotesques
Du butor gauche et lourd.

Comme un gosse amusé, le matin suit l'aubade
Des coincoins des canards,
Qu'étranglent les plongeons ou quelque débandade,
Quand un brochet folâtre autour des nénuphars,

Ou qu'un maigre héron, balançant sa carcasse,
L'œil et le bec au guet, envahit les herbiers
Pour croquer la grenouille, en prenant, l'air bonasse,
Son premier bain de pieds.

Comme un môme taquin, le matin met en danse
Les moustiques piquants
Dont les fifres aigus, qui marquent la cadence,
Eveillent sur les eaux mille insectes dormants :
Et rondes dans les airs ! et rondes sur les lames !
Le taon décrit son cercle en sonnant ses bourdons
Et, de sa voix de basse, accompagnant les gammes,
Fait sauter les poissons.

Comme un gamin railleur, le matin s'intéresse
A ton petit lever,
Grenouille rebondie, aux gros yeux d'ivrognesse :
Sur les bords plantureux c'est l'heure de rêver ;
Hisse ton corps gluant, ô gymnaste cocasse ;
Accroupis-toi dans l'herbe et, puant le limon,
Fière de ta laideur, pontifie et croasse,
Etalant ton plastron.

Comme un moutard faraud, le matin se parfume
Des sauvages senteurs
Qu'exhale de ses bords dégagés de la brume
L'étang paré de menthe et de gazons en fleurs ;
Où l'insecte, essayant sa quête matinale,
Troublé par ces fumets âcres et capiteux,
Puise avec le nectar et l'ivresse fatale
Un sommeil comateux.

Comme un enfant poli, le matin vous salue
D'un sourire avenant,
Fleurs et bêtes de l'onde : à votre bienvenue
Dans l'étang rajeuni par le matin galant !
Parez les flots du lac, nénuphars, anémones ;
Faites un paradis pour canards et poissons :
Dieu garde les nageurs des lignes et des *gonnes,
Et les oiseaux des plombs !

LA CHANSON DES TROIS OISILLONS

Il était, en un nid de mousse,
Es rameaux cachés d'une brousse,
Trois petits becs,
Trois petits becs très pointus,
Qui des fois bâillaient par-dessus
Les rameaux secs.

Il était, en ce nid de mousse,
Es rameaux cachés de la brousse,
Six petits yeux ;
Six petits yeux éveillés,
Des fois lorgnant émerveillés
Le bleu des cieux.

Il était, battant sur la mousse,
Es rameaux cachés de la brousse,
Six ailerons,
Six ailerons remuants,
Des fois tout près d'aller volants
Loin des buissons.

Il était, au fond de la mousse.
Es rameaux cachés de la brousse,
Six petits pieds,
Six petits pieds trépignants,
Pressés des fois d'aller courants
Par les halliers.

∴

Un beau jour les parents fidèles
Laissèrent les six jeunes ailes
Se déployer,
Se déployer un petit,
Et voleter autour du nid,
Pour s'essayer.

Alors, près des parents fidèles,
Battirent les six jeunes ailes
Des trois petits,
Des trois petits en gaîté,
Qui fêtèrent leur liberté
De joyeux cris.

∴

Le premier dit : « Moi, je m'envole !
Dans le ciel je vais à l'école,
En gazouillant,
En gazouillant dans l'air pur :
Vivent les ailes dans l'azur
Clair et brillant !

Le second dit : « A la pâture !
Vive la quête à l'aventure,
A petits pas,
A petits pas sautillants,
Où les insectes croustillants
Ne manquent pas !

Mais le tiers faillit de courage
Et, près de son premier voyage,
Eut repentir,
Eut repentir et soupçon...
Rentra dans le nid sûr et bon,
Pour y dormir.

∴

Jeunes garçons, quand viendra l'âge
De faire votre apprentissage,
Et d'essaimer,
Et d'essaimer pour de bon,
N'imitez pas l'oiseau poltron
Au nid pâmé ;

Puisque c'est la loi de nature,
Efforcez-vous à la pâture,
S'il faut gagner,
S'il faut gagner votre pain,
A la pâte mettez la main,
Sans rechigner.

Mais, comme l'oiseau qui s'envole
Et du ciel se met à l'école,
Levez vos yeux,
Levez vos yeux en peinant ;
D'un regard sûr et confiant
Cherchez les cieux !

UNE PETITE ÈVE

Oh ! Gaston... la belle aubépine !
Tu serais un amour, tu sais,
Si tu voulais, pour ta cousine,
Cueillir les rameaux les plus frais.

Ces petites fleurs odorantes
Vous agacent si fort le nez
Qu'elles ont l'air, très provocantes,
De vous crier : allons, prenez !

Je m'en veux faire une guirlande,
Une couronne, un gros bouquet :
Dame ! il m'en faut riche provende...
Gaston, pille-moi ce bosquet.

∴

Merci bien ! pour que l'on m'attrape !...
Ton papa n'entend pas du tout
Qu'on lui prenne fleur, fruit, ni grappe :
Ce serait faire un joli coup !

∴

Mon petit Gaston, sois aimable...
Tu ne penses jamais qu'à toi.
Si papa cherche le coupable,
Eh bien, je dirai que c'est moi.

Mais tiens, je serai raisonnable :
Quelques fleurs, au lieu de beaucoup...
Ton cas ne sera pas pendable ;
Et je n'en dirai rien du tout.

∴

Alors Gaston, pour sa cousine
Détachant maint rameau fleuri,
Pilla le bosquet d'aubépine...
Et la petite Eve sourit.

⁂

Bientôt, pour tresser sa guirlande,
La fillette faisant son choix,
Parmi les fleurs de contrebande
Laissa courir ses jolis doigts.

Mais, bien mal acquis ne profite ;
Et l'épine est tout près des fleurs :
Les jolis doigts couraient trop vite...
Et voilà des cris et des pleurs !

Car l'épine a la dent cruelle :
Elle a déchiré jusqu'au sang ;
Et le sang rougit la dentelle
Du blanc tablier de l'enfant.

⁂

Aussi, Gaston, c'est votre faute !
Pourquoi cueillir de cette fleur ?
Votre farce est méchante et sotte...
Tenez, vous avez mauvais cœur !

Rentrons !... Emportez mon ombrelle,
Et mon panier... sans votre fleur,
Ma collerette de dentelle :
Cela me gêne... Allons, voleur !

∴

Et Gaston supporta l'ombrelle,
Et le panier vide de fleurs,
La collerette de dentelle...
Et d'Eve les tristes humeurs.

HAILLONS ET DENTELLES

Douze ans ; la tête nue et les cheveux en brousse ;
Un air de sans-souci sur toute la frimousse ;
Les yeux très indiscrets ; le nez fertile et gras ;
L'oreille bien farcie ; et sur la joue un tas
D'innommables couleurs ! la bouche orde et flétrie,
Au râtelier gommeux, mordu par la carie ;
Le poitrail est à l'air et le derrière au vent ;
Les doigts ?... Mais, dans le nez ; à moins que, retenant
Le pantalon caduc, d'un effort énergique
La main tâche à sauver la morale publique ;
Les bas ?... Luxe de rêve ! On lui voit les mollets,
L'été vêtus de poudre, et l'hiver violets ;
Les pieds ?... Dans des souliers, excellents hygromètres,
Bons pour payer l'impôt des portes et fenêtres.

Camarades rétifs, déplaisants compagnons,
Qui suivent à grand'peine et mordent les talons.

* * *

C'est un jeudi de mai, de printemps... Mais en ville !
Alors, n'en disons rien : c'est un luxe inutile,
Un hors-d'œuvre, un nons-sens : ni fleurs, ni papillons,
Ni l'air tiède, embaumé, grisant les oisillons.
Car, un oiseau qui chante, un papillon qui vole,
Et des parfums de fleur entr'ouvrant sa corolle,
Un air pur et léger... Sur les grands boulevards,
On n'a jamais voulu de ces airs campagnards...

* * *

Revenons au petit promenant sa vermine
De trottoir en trottoir, de vitrine en vitrine.

Avez-vous quelquefois, le long des magasins,
Suivi les pas traînants de ces pauvres gamins
Qui n'ont ni sou, ni maille, et que le luxe attire ?
Si vous ne l'avez fait, n'allez pas en médire

Et crier au voleur en voyant leurs haillons.
Dites, les soirs d'été, lorsque les papillons
Par la lampe éblouis dansent leur ronde folle,
Criez-vous au secours contre leur farandole ?
Vous les laissez vrombir légers et gracieux.
Eh bien, laissez flâner ces enfants curieux
Et, sans leur reprocher la couleur de leurs ailes,
Regardez-les sourire aux riches bagatelles :
Aux breloques en or, aux boîtes de bonbons ;
Aux corbeilles de fruits, aux énormes jambons,
Aux gâteaux à la crème, aux pâtés magnifiques ;
Aux costumes complets, aux jouets mécaniques ;
Dans leurs taudis, le soir, ils rentreront joyeux,
Moins nus, moins affamés ; du rêve plein les yeux.

Le gosse tout entier aux fêtes de la vue
Expertise en sifflant les trésors de la rue,
Admirant de mots brefs qui sentent les faubourgs,
Mais qui portent si bien... ou faisant des discours :
« Il faut que je me paie un coup d'œil de saucisse,
Un regard d'andouillette ; et que je m'éblouisse
A lorgner ces boudins et ces petits pâtés
Tout frais sortis du moule et sur tranche dorés ! »

Puis, chez le boulanger tout poudré de farine,
Allant percer des yeux la limpide vitrine :
« Vivent le mitron blanc et ses petits pains roux !...
Mais, passons au dessert, et vite trottons-nous
Aux « Frères Provençaux », me saouler la mirette
De vanille, de rhum, de cassis, d'anisette...
C'est le diable après ça, si je vais marcher droit !
Mais, je fais le jeudi ; dans ma partie à moi,
C'est le jeudi qu'on fait : dimanche, c'est l'église ;
Lundi, c'est jour d'école... A présent, une prise !
A la « Civette » alors. Risquons le bout du nez ;
Reniflons une fois, deux fois ; là, c'est assez
Car l'abus du tabac nous fiche la migraine.
La « Civette », à jeudi ! La semaine prochaine,
Mon œil se choisira sur ton fameux comptoir
Des ninas, des londrès, j'ai plus le temps ce soir ;
Le jeudi, j'ai, tout chaud, un régal d'étrivières
Quand je rentre de nuit au château de mes pères ! »

***

Une petite enfant, sous un très grand chapeau ;
Un peu d'or : les cheveux ; du rose : le museau
Et les bras qui sont nus ; puis du blanc, blanc de neige :
Le chapeau, les souliers, les bas — la robe est beige ;

Puis du bleu, bleu d'azur ; et ce sont les deux yeux,
La ceinture flottante, et des rubans, des nœuds ;
Une pierre à son doigt, imitant la turquoise :
Tout autour de l'enfant, un parfum de framboise ;
Quelques fleurs dans la main : myosotis, muguet ;
Les pas, trottant menu ; l'œil et l'oreille au guet,
Pour éviter les heurts, la boue et les ordures,
Echapper aux tramways, aux cycles, aux voitures ;
L'air plutôt sérieux ; mais aussi, par instants,
Un sourire au minois : la fillette a six ans.

Elle a juré ce soir de rentrer sans escorte.
C'est en vain que Fräulein, ou Miss — peu nous importe —
D'un pathos exotique effare les enfants,
Provoque les gardiens, ameute les passants,
La petite est fort loin, poursuivant son caprice
Et se donnant des airs de n'être pas novice
En l'art de promener seule, sans chaperon,
Comme une vieille dame, ou comme un grand garçon.
Dès qu'elle est hors du Bois, elle évite de prendre
Une allure trop prompte et qui pourrait la rendre
Suspecte aux promeneurs, aux terribles agents
Dont le métier consiste à soupçonner les gens ;

Elle évite encor plus de paraître hésitante,
Et sur des points connus se guide et s'oriente
D'un coup d'œil prévoyant, furtif et très adroit,
Sans faire un pas de trop, ni montrer son émoi.

Oui ; mais elle a compté sans un air de fanfares
Qui, vibrant tout à coup, vida les jeux de barres,
De billes, de marelle, et vers les escadrons
Pêle-mêle entraîna fillettes et garçons ;
« Des soldats à cheval ! — Des casques à crinières !
— Sabres ! — Lances ! — Drapeau ! — Mousquets en bandoulières ! »
La fillette songea : « C'est une chose à voir,
Que j'aurai du plaisir à raconter ce soir ;
Et si j'ajoute un peu : zouaves... mitrailleuses,
On dira que j'ai vu des choses merveilleuses...
C'est vrai que pour les voir il faut faire un détour ;
Mais quand le Drapeau passe, on lui doit le bonjour :
C'est papa qui l'a dit ». Alors, à l'aventure,
La petite quitta la route droite et sûre.
Et, s'attachant aux pas des gamins éperdus,
Aborda sans remords les quartiers inconnus.

∴

C'est ainsi, voyez-vous, en France les fillettes
Autant que les garçons courent les épaulettes,
Au piano de maman préfèrent les clairons,
Et jettent la poupée en voyant des canons...
Car Jeanne et du Guesclin ont semé de beaux rêves
Dans les yeux des enfants, où la splendeur des glaives
Met un éclair d'amour, de joie et de fierté.
La France en ces yeux lit son immortalité;
Et rêvant avec eux de revanche et de gloire,
Se promet d'ajouter aux fastes de l'histoire.

∴

Le réveil de l'enfant fut plein de désarroi :
Le quartier trop bruyant confondait son sang-froid ;
Sur le trottoir nouveau, plus de points de repère :
Plus d'objets familiers dans la rue étrangère ;
Mais, des remous de foule et des cornes d'autos ;
Sur l'asphalte glissant des courses, des galops,
Un accident là-bas, ailleurs une querelle,
Et, des cloches de trams vous battant la cervelle...

Pour quitter cet enfer, sans souci du chemin,
Dans un dédale fou de ruelles sans fin
La mignonne risqua ses petits pas timides
Et s'égara bientôt dans des quartiers sordides,
Plus perdue en Paris que le Petit Poucet
Dans la forêt profonde... Et l'enfant y pensait,
Des larmes dans les yeux, harassée et défaite.

Tout à coup, derrière elle éclate une tempête,
Un tumulte effrayant, grondement monstrueux,
Cris sans nom, cris aigus, cris sourds, cris furieux :
« C'est l'Ogre ! » songea-t-elle, en se faisant menue.

* * *

C'était notre moutard qui rentrait dans sa rue
Et jouait au sauvage, effrayant les mâtins
Et de loin répondant aux clameurs des gamins.

Son premier mouvement, voyant une fillette,
Fut de hurler plus fort ; mais la riche toilette,
L'effroi de la petite et son pas hésitant
Changèrent le sauvage en chevalier galant :

« Bon ! je vois ce que c'est, si j'ai pas la berlue,
Dit-il d'un air profond : une fille perdue !
Et qui n'est pas d'ici !... Ça se voit au trousseau...
Si je la plantais là, je serais un chameau ! »
Et se sentant piqué d'un vague idéalisme :
« Parlons comme à l'école et comme au catéchisme :
Tête nue... oh ! pour çà !.. Le nez propre... Essuyons
Au tableau !.. Des mots chics... C'est dur, mais essayons!
Pour une pauvre fois qu'on cueille une princesse,
Du maintien, du bon ton, de la délicatesse !...

Vous vous avez perdue ?.. On le voit à votre air.
Pleurez plus, ma Bébé : mon cœur n'est pas de fer,
Et je vais vous aider à retrouver ton gîte
Si tu veux me laisser te faire la conduite...
Jabotte un peu, voyons !.. D'où viens-tu ? — Je sais plus.
— Où vas-tu ? — Je sais pas. — Veine ! c'est un rébus,
Et joliment joli !.. Pour l'amour de la gosse,
Je renonce à la soupe et consens qu'on me rosse
Si je rentre à la lune... Enfin, quoi fais-tu là ?
— J'ai perdu mon chemin, en rentrant chez papa.
— Un papa ! mince alors !.. La fillette est cossue...
Je vous l'avais bien dit que vous étiez perdue. »

Et comme la pauvrette éclatait en sanglots :
« Ça va pas t'avancer d'ouvrir tes grandes eaux ;
Tu ne feras jamais aussi frais qu'à Versailles...
Tiens, de te voir pleurer, çà me fond les entrailles ;
Et nous allons tous deux retrouver ton papa,
Ta maman, ton dodo, ta nourrice... Ça va ? [vite ;
— Oh ! oui : rentrons, rentrons... Ramenez-moi bien
Je vous aimerai bien. — Aimez-moi tout de suite ;
Faut pas jamais remettre au lendemain... connu !
Si je vous remettais, moi ?..—Non, non !—M'aimes-tu ?
— Oui, beaucoup. — Viens alors ! »
Et, faisant la causette,
Le gamin débrouillard pilota la fillette :
« Si tu m'aimes, dis-moi dans le tuyau ton nom.
— Guite. — Moi, c'est Pilule ; à l'église, Léon.
Si tu m'aimes, dis-moi dans le tuyau ton âge.
— Six ans. — Moi, douze... Trop tôt pour le mariage !
Si tu m'aimes, prends-moi sur la joue un bécot... »
Guite ne comprit pas. « Passons-nous du fricot !...
Ça me change pourtant : tout le monde m'embrasse.
Mais, attendons l'adieu, quand je perdrai ma place...
Et puis, c'est pas tout ça : tout en faisant l'amour,
Il faut voir à savoir si dans ce carrefour
Tu reconnais tes pas. Mais là ! Qu'as-tu, ma belle ?

—J'ai perdu mon mouchoir.—Et ton nez fait chandelle?
Pas besoin de drapeau ; vas-y donc de ton doigt...
Si tu sais pas le faire, attends, tiens, laisse-moi ;
Je te pince le nez... tendrement... Souffle vite... [Guite
Frou ! frou !.. Ça n'est pas mal ! » Et de tout son cœur
Riait du nouveau jeu.

Mais, en voyant passer
Un marchand de gâteaux : « Léon, faut m'acheter !
— Entendu ; mais plus tard... Reconnais-tu la rue
Où nous voici venir ? — Bien sûr que je l'ai vue ;
C'est là que les clairons ont passé devant moi.
— Les clairons ! Fallait dire. On les a vus, ma foi !
Enfin d'où venais-tu courir à ces trompettes ?
— Je m'en allais du Bois et des marionnettes.
— Alors, nous sommes bien ; au bon Dieu dis merci.
— Le bon Dieu ? Dis, qui c'est ? — Ah ! ça, c'est réussi :
Ça vous a des papas ; mais un bon Dieu, nisquette !
Es-tu juive ? — Sais pas... Des gâteaux, dis, achète,
— Oui, plus tard... Mais, d'abord il nous faut traverser
Ou tourner par là-bas. — J'ai peur !.. Il faut tourner.
— Alors tournons, tournez !.. Veille à ton hirondelle,
Ton chapeau que je dis ; serre-lui la ficelle,

Car la rue a des gaz... Sais-tu que le bon Dieu...
— Non ! J'ai faim de gâteaux, et je suis lasse un peu.
— Eh bien, prends-moi la main. — Oui... non ; elle est trop noire !
— Alors, au robinet ! Car j'ai pas ma baignoire...
Mais il faut m'absenter, tu sais, rapport au flic,
Derrière un réverbère. » Et le petit loustic
S'absenta... puis... et puis usa de métaphore :
« Vlà la lessive faite, et à l'eau chaude encore !
Un soupir par-dessus, pour sécher... et voilà !
Main blanche ! allons, Bébé, dis, vite étrenne-la ».
Et Guite mit sa main dans la main toute neuve.

A quelques pas plus loin pourtant, nouvelle épreuve :
La fillette tenace, aux gâteaux revenant,
Se déclara mourante, et s'assit sur un banc :
« J'ai faim ; Léon, achète. — Achète, c'est facile
A ma bourse !.. Mais bah ! ne te fais pas de bile ;
Car, si j'ai pas, j'aurai ; je vais tendre la main
Au gros Monsieur là-bas, qui sort d'un magasin ;
Et je veux plus jamais gagner à la marelle
Si je t'apporte pas un joli rond, ma belle. »

Et Pilule pour Guite implora : « S'il vous plaît,
Un petit sou, Monsieur, rien qu'un, et le plus laid...

— Gamin, dit le monsieur, je ne fais pas l'aumône ;
Un bon pour le fourneau, c'est tout ce que je donne.
— Le fourneau, M'sieur, je sais : quand on n'a pas dîné,
Le fourneau, ça fait bon... Mais, j'y suis abonné.
Ça n'est pas que j'ai faim ; c'est pour faire la noce... »
Le passant déridé jeta deux sous au gosse.
« Double paie aujourd'hui ?... Ça n'est pas de refus.
Dieu vous les rende, M'sieur, quand je les aurai plus!..»
Et Pilule ravi, secouant une mèche
De ses cheveux crépus, partit comme une flèche.

Tout à coup il songea : « Les ronds, c'est pas commun.
Et, puisque j'en ai deux, faut que je m'en garde un..,
Oui, mais c'est pas pour moi que j'ai fait cette quête ;
Je tromperais la gosse, et serais malhonnête.
J'ai pas volé jamais... Ça serait trop cochon
De commencer ce soir en trichant mon poupon.
Lors, restons vertueux... Voilà deux ronds, la Guite,
Un pâtissier tout près ; fais ton choix ; reviens vite, »

Guite revint bientôt, mordant à belles dents
Deux gâteaux à la fois, des plus appétissants.
« J'ai deux tartes, Léon, une rouge, une jaune ;
Fraises et abricots... Devine la plus bonne ?... »

Il aurait pu le dire, en y goûtant un brin,
Mais Guite dévorait, sans souci du gamin
Qui vainement des yeux réclamait en silence
Un merci pour sa peine, et sa part de bombance.
« Je crois bien qu'elles sont meilleures toutes deux,
Dit-il ; ça va passer et te boucher le creux
Tout par le train rapide, et en première classe. »
Une miette tomba ; Pilule fit main basse,
Dégusta le butin : « Oui ; fameux le gâteau !
On ne l'a pas volé. Allons, de ton château
Reconnais-tu la route ? Avise cette allée
Qui mène dans le Bois, et la grille d'entrée :
Le théâtre aux poupons est là-bas, dans un coin.
— Oh ! je sais maintenant : notre hôtel n'est pas loin :
Voici le confiseur et le marchand d'ombrelles,
Le bureau de tabac, la boutique aux dentelles. »

Et Guite, dans sa joie, esquisse un rigodon...
Puis s'arrête tout court : « Voilà mon pantalon
Qui glisse et va tomber ; c'est le bouton qui lâche...
Léon, faut m'arranger. — Moi !.. du flan !.. c'est la tâche
D'une larbine, ça. — Léon, faut m'arranger.
— Je suis sûr de m'y perdre, et rien qu'à regarder.

Car c'est pas du trompe-œil ni de la tricherie :
C'est tout un magasin : dentelle, lingerie !
Et, pour le visiter, pas de chef de rayon...
Faudrait des numéros... oui... mais pas de crayon !
Dans ces articles là si jamais je trifouille,
Je ferai de l'erreur, du dégât, de l'embrouille ;
Tout va décaniller... Laisse, va, le bouton ;
Empoigne le devant, agrippe, et puis tiens bon ! »
Guite s'y résolut.

Ils approchaient du reste,
Et, la brume tombant, marchaient d'un pas plus leste,
Le gamin tout pensif. « On arrive, Léon,
Encore un réverbère, et voici la maison. »
Pilule ruminait et préparait son rôle :
« Va falloir s'isoler... Ma foi, ça n'est pas drôle,
Et je la suivrais bien dans sa salle à manger,
Car je sais trop chez moi comme on va m'arranger...
Mais, pas mèche !... c'est court pourtant une amourette ! »
« On est rendu, Léon ; tire sur la sonnette.
— Si je tire, dis-moi qui je ferai venir ?
— Le concierge pardi ! — Ton larbin, pour finir !...

Je me trotte... Allons, Guite, il faut payer ma course ;
Vous pouvez, ma Bébé, sans tracasser ta bourse :
Laisse-moi t'embrasser, et je serai content. »

Guite tendit le front et la joue au galant.
« Maintenant le cordon, dit Pilule, et la fuite ! »
Mais, le concierge ouvrait : « Mademoiselle Guite !
Seule !.. Sans gouvernante !.. Et... — Je sais le chemin ;
Laissez donc... j'ai voulu... Bonsoir, Monsieur Germain. »

∴

Et Guite disparut dans des bosquets superbes,
Cependant que Germain en propos fort acerbes
S'en prenait au moutard : « Joli traîne-haillons !
Vraiment, tu l'embrassais !.. Retourne à tes souillons;
Sale effronté, va-t-en... et d'un bon train, satyre ! »

Le gamin pour riposte allait lancer le pire
Des termes hauts en graisse et des gestes parlants,
Quand il s'arrêta net, les yeux étincelants :
Sur le pavé visqueux, assaisonné de crotte,
Traînait un pain d'un sou : « Mince !.. quelle ribotte !

Vlà du rata, dit-il, du chic et du surfin !
Je m'invite à bouffer !.. En avant le festin ! »

Puis, reniflant à fond, et tapant sur sa fesse :
« Mon vieux, t'es rien gourmand !.. Faut le dire à confesse ! »

LE PETIT * LIBERTIN

Non, maîtresse, merci... Votre pain est * vrai bon ;
Votre voix toujours douce ; et la main du patron
Jamais ne m'a tapé quand j'ai gâté l'ouvrage.
Le travail n'est pas dur : les valets au passage
Donnent un coup de main de bon cœur au * pâtourd.
Vous m'avez fait du bien, plus souvent qu'à mon tour,
Traité comme vos gars et vos petites filles :
Quand vous m'avez gagé, j'étais tout en guenilles ;
Vous m'avez fait du neuf et rapiécé souvent.
La ferme est avenante et le pays plaisant.

Un autre resterait. Je sais bien ça, maîtresse ;
Et pourtant je m'en vas.. Ce n'est pas la paresse :
J'ai travaillé chez vous. Mais c'est là mon destin
De courir le pays, étant un libertin.

Libertin ! c'est le nom qu'on donne en mon village
Aux lurons comme moi, dont l'humeur est volage,
Qui ne peuvent longtemps manier même outil,
Manger même fricot, coucher en même lit.
Et c'est plus fort que nous !.. Il nous faut la grand'route,
Du nouveau, du nouveau... Vous me plaignez sans doute ?
Il ne faut pas, maîtresse. Et moi j'aurais grand tort,
Je vais vous le montrer, de maudire mon sort.
Ecoutez, pour après souhaiter bonne chance
Au petit gars qui va faire son tour de France.

***

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai le *tracassin !
Je n'étais pas plus haut que votre Jean-Marie
Que je me languissais dans notre métairie
Et rêvais de routes sans fin.

J'entendais chanter dans ma tête
Comme de ces appels que se jettent entre eux,
*Egaillés dans la nuit, les hérons, les courlieux,
Lorsque sur nos étangs les chasse la tempête.

Et vrai, j'étais jaloux des oiseaux voyageurs,
Et jaloux des pioupious passant en longues files,
Et jaloux des grands gars qui partaient pour les villes,
Jaloux surtout des *trimardeurs.

Oh ! qu'on en voyait par nos brandes
De ces francs *chemineurs, le bâton à la main,
Quêtant une chopine ou demandant du pain,
Et se perdant après dans la brume des landes !

En Bretagne, on n'est pas mauvais pour les *chineurs:
On leur donne pour rien ; ou bien on les embauche
Quand pressent les toussaints, ou qu'arrive la fauche,
Ou qu'il faut du monde aux batteurs.

Ils amusent les compagnies,
Savent contes, chansons, un peu de tous métiers,
Pour les filles des fois tressant de beaux paniers,
Et tournant pour les gars des quilles, des toupies.

On en voit qui vous font de vrais tours de sorciers ;
D'autres sont colporteurs, vendent des pacotilles,
Des couteaux, des lacets, des boutons, des résilles,
Des plumes pour les écoliers.

Oh ! que j'ai rêvé de ces boîtes
En bois, peintes de noir, fermant à clé souvent,
Que le chien surveillait, de la porte, en soufflant,
La langue hors du *mot, et les babines moites,

Pendant qu'à la maison son maître demandait
La soupe et, dans la paille, un lit pour la nuitée,
Et que la métayère, en trempant l'écuellée,
Faisait ouvrir et marchandait.

A dix ans je trichai la classe
Pour suivre à l'aventure un montreur d'animaux,
Qui m'apprit à piper, à poser des gluaux,
A tendre des collets, des pièges à bécasse ;

A pêcher en maraude, à choisir les appats,
A... chiper... une poule, au travers d'une haie...
Une... *hane.. au soleil, séchant sur une claie...
Ainsi j'ai fait le premier pas.

Depuis, je n'ai jamais fait pire,
N'étant pas un démon, mais un triste orphelin
A qui le *bienveillant parla trop du gourdin,
Et pas assez du cœur... Je pourrais le maudire :

Il me roua de coups, quand je rentrai pourtant...
Dès lors, ce fut ainsi que, menant sa tutelle,
Il paya chaque écart d'une danse nouvelle
Qui me mettait le corps en sang.

Après de courtes échappées,
Martyr à la maison, sur le *trimard heureux,
J'espaçai sans remords les retours douloureux,
Goûtant de plus en plus aux longues équipées...

Maîtresse, c'est ainsi que me prit mon destin,
Un beau jour de printemps, au chant de l'alouette,
En voyant dans le ciel s'enfuir une mouette
Qui semblait tracer mon chemin :

Je garnis ma pauvre *malette
D'œufs, de beurre et de pain, de galette et d'oignon,
Me taillai dans le houx un solide bâton,
Et partis pour toujours, sans rien dire, en cachette...

***

Etre libre !... Etre à soi !... S'éveiller sans savoir
Ce qu'on fera le jour du matin jusqu'au soir ;

N'entendre plus jamais : « Allons, les gars, c'est l'heure ! »
Ne plus être contraint pour gagner sa demeure
De *regoncer souvent et manquer un bon coup ;
Sous la voûte du ciel être chez soi partout ;
Traîner où l'on est bien, passer où l'on s'ennuie ;
Marcher quand il fait beau, gîter les jours de pluie
Au hasard de sa chance, à l'abri d'un vieux tronc,
D'un pailler, d'un hangard ; ou dans quelque maison
Aller chercher la soupe et sécher ses guenilles,
En devisant du temps près d'un feu de * haguilles ;
Donner à la patronne un petit coup de main ;
Rester quatre ou cinq jours, et filer un matin,
Lavé, raccommodé, le ventre un peu moins vide,
Des couleurs à la joue, et le pied plus solide !
Oh ! que ce métier-là fait haïr la maison
Où pleuvent les coups de bâton !

Vrai, je n'ai pas souvent pâti de la famine :
Bon braconnier, pêcheur, et faisant ma cuisine,
Je vivais largement en pays forestier.
Souvent même j'ai pu vendre de mon gibier :
Des oiseaux et des œufs, des martres pour fourrures,
Des lapins pour civets, des poissons pour fritures.

Par contre, en pleins guérets, en pays plats et nus,
Mon métier fut ingrat et de profits menus...
Je dus tendre la main. Les gens ne donnaient guère ;
Ça ne * m'imposait pas d'avoir faim... Donc, que faire,
Sinon prendre gratis ?... Pourtant je n'ai volé
Que quand j'avais trop faim : un canard, un poulet...
Pas souvent... Mais des œufs, des fruits, de la salade :
Dans ces riches pays on a la rebuffade
Trop aisée et trop prompte, au rebours de chez nous.
Alors, je me gageai pour gagner de leurs sous ;
Puis équipé de neuf, je repris la campagne,
Retournant en douceur aux champs de ma Bretagne
Où l'on peut, car les gens vous donnent de bon cœur,
*Trimarder sans faire un voleur.

Ce qui * punit le plus, ma foi, c'est la vermine
Qui, dans tous les pays, avec vous s'achemine :
Il faudrait, vous savez, changer tous les huit jours,
Mettre chemise blanche et de nouveaux atours...
Mais il faudrait aussi deux ou trois garde-robes !
Alors on doit, l'hiver, endurer les microbes,
Quitte à les braconner, quand il fait du soleil
Et qu'on peut, sans geler, quitter son appareil,

Au coin d'un champ désert, ou * motti dans les brousses ;
Là, les yeux et les doigts se mettant à leurs trousses,
On cotit les plus gros... A la belle saison,
C'est un plaisir, un jeu, de parer la maison :
Dans un étang perdu, quelquefois dans l'eau vive
D'un ruisseau solitaire, on mène sa lessive
A grande eau, sans chicher : on lave, on frotte, on tord ;
On se baigne à son tour ; on étend sur le bord ;
Et, le linge séchant, on fume une ou deux pipes,
Sans risquer de brûler ses nippes.

Je sais bien ce qu'on dit : métier de fainéant !
Et c'est ce qu'ils diront tantôt en répétant
Que j'ai repris encor la course aux flâneries.
Maîtresse, croyez-moi, ce sont des menteries :
Le métier vaut un autre ; et si, petit garçon,
J'ai * herquelé d'abord sans rime ni raison,
Depuis j'ai plus appris qu'on ne fait aux écoles :
Les meilleurs maîtres sont les yeux, pas les paroles.
J'ai voulu voir, j'ai vu, je veux revoir encor
Comme la France est belle ; et me faire un trésor
Qu'on ne me prendra point, que les gars et les filles
Jalouseront un jour, en blaguant mes guenilles

Et ma bourse légère... à supposer vraiment
Que je n'amasse rien sur ma route, en passant,
Que de bons souvenirs à conter aux veillées,
Quand je serai lassé de ces longues tournées,
Et que, m'établissant dans le pays breton
— Où je laisse mon cœur, en prenant le bâton —
Je quêterai l'amour d'une fille bien sage,
Pour enfin me mettre en ménage.

***

Voilà mon rêve... Adieu ! C'est l'heure de partir :
Je m'en vais bon garçon, vous laissant ma promesse
De revenir un jour, à la ferme, maîtresse,
Sans avoir rien fait pour rougir.

Je n'irai point aux compagnies
Où les mauvais garçons font des farces de fous,
Où les gens* prêchent mal ; où l'on fait les cent coups ;
Où l'on perd son argent à risquer des parties.

Je ne volerai plus, plus jamais : c'est promis ;
Je ne chanterai pas de chanson malhonnête ;
Garderai que le cidre ou le vin à la tête
Me monte plus qu'il n'est permis.

Vous m'avez rappris mes prières,
Réveillé dans le cœur l'amour qu'on doit à Dieu :
Je veux, comme chez vous, me garder en tout lieu,
Et prier comme on prie au pays des bruyères.

Allons, maîtresse, adieu ; dites bien au patron
Que je souhaite chance à votre maisonnée,
A vos filles, vos gars, à votre préférée,
*La Mélanie au joli front.

A vos bêtes aussi, maîtresse ;
Aux guérets. Pour le chien, laissez-moi l'emmener
Jusqu'au pré* sur la route, où je veux lui donner
Avec sa* ration, ma dernière caresse.

Et maintenant, voilà ; je reprends le métier
Que m'apprit mon destin. Souhaitez bonne chance
Au petit qui, partant faire son tour de France,
Reviendra... bon à marier.

***

Et, le sac au dos, le jarret solide,
Le bâton en main, et sifflant un air,
Le pâtourd suivit, de son pas rapide,
Le sentier tracé le long du pré vert.

Il fit une pause au pied du gros hêtre ;
Sur l'écorce lisse, avec son couteau,
Accolant deux cœurs, l'artiste champêtre
Y grava deux noms *Melanni* Peulot.*

Puis, le sac au dos, le jarret solide,
Le bâton en main, et sifflant son air,
Le pâtourd reprit, de son pas rapide
Le sentier battu le long du pré vert.

Il ouvrit son sac près de la charmille
Où la Mélanie aime à tricoter ;
Pour elle choisit dans sa pacotille
Deux pendants d'oreille, un blanc chapelet.

Puis enveloppant d'une main soigneuse
Son cadeau d'adieux, écrivit ces mots :
C'est pour Mailani quelle soi zeureuse
*Eile a pour tout jour lamour de *Pelaux.*

Dans le flanc discret du charmier antique,
L'enfant déposa son gage d'amour,
Près du peloton de laine rustique
Caché par la fille en allant au bourg.

Et, le sac au dos, le jarret solide,
Le bâton en main, et sifflant son air,
Le pâtourd frappa, de son pas rapide,
Le sentier courant le long du pré vert.

Quand il fut rendu près de la sortie :
« Tiens, dit-il au chien, un dernier morceau ;
Un dernier baiser, où ma bonne amie
T'embrasse en* drugeant, au coin du museau. »

Et, le sac au dos, le jarret solide,
Le bâton en main, et sifflant son air,
Le pâtourd quitta, de son pas rapide,
Le sentier connu du large pré vert.

LE PORTRAIT DE L'AIEULE

L'enfant aime beaucoup l'aïeule en cheveux blancs,
Au bonnet d'autrefois décoré de rubans
Jouant à cache-cache en la dentelle blanche,
Tout noirs sur la semaine et mauves le dimanche,
Il aime son regard à la fois triste et bon,
La pâleur de son teint, les rides de son front ;
Mais surtout la douceur de ses mains caressantes
Et les baisers donnés par ses lèvres tremblantes,
Gais baisers du matin qui réveillent l'enfant,
Et chauds baisers du soir, que l'aïeule souvent,
En le serrant bien fort, prolonge et puis redouble,
Avant d'aller chercher dans la nuit qui la trouble
Un repos incertain, capricieux sommeil,
Toujours dur aux vieillards... et parfois sans réveil.

Il aime moins son pas chaque toujours plus timide
Qui confond son humeur de lutin intrépide ;
Sa taille qui se courbe et l'empêche de voir
Les étoiles brillant dans le beau ciel du soir.

. . . . . .

« Dressez-vous, lui dit-il ; que cherchez-vous à terre ?
— Je regarde de près, mon petit, pour m'y faire,
La demeure où bientôt mon pauvre corps lassé
Dormira pour longtemps, quand je t'aurai quitté. »

. . . . . .

. . . . . .

« Ah ! grand'mère s'en va... Que nous sert-il de feindre ?
Avant qu'il soit trop tard, père, faisons-la peindre,
Pour garder ressemblants et vivants, près de nous,
Les traits de son visage un peu triste et si doux. »

. . . . . .

Grand'mère voulut bien poser. L'enfant, près d'elle,
Au peintre détailla les beautés du modèle :

« Saurez-vous peindre le bonnet ?
C'est qu'il est un peu compliqué,
Car, en dépit des ans, ma grand'mère est coquette.
A l'œuvre, crayon et palette !

Avez-vous du blanc pour cheveux ?
Du blanc d'argent, fin et soyeux ?
Tout à fait différent du blanc de la cornette ?
Cherchez-en sur votre palette !

Sous les cheveux voyez, discret,
Un élégant petit ourlet :
C'est l'oreille qu'il faut peindre dans sa cachette.
Essayez, crayon et palette !

Et la joue ? Un morceau de choix !
Et qui va vous mettre aux abois !
Oh ! le creux aux baisers, voyez, sous la pommette !
Ne trichez pas, crayon, palette !

Pourrez-vous croquer le menton,
Encor dodu, marquant le rond,
D'un si frais coloris, vrai menton de fillette ?
Travaillez, crayon et palette !

La bouche ?... oh ! vous ne pourrez pas
En faire vivre les appas !
Il faudrait peindre aussi les baisers qu'elle jette !
Mais essayez, crayon, palette !

Et gageons que vous manquerez
Le superbe dessin du nez :
Ligne droite, aile fière, et la pointe en vedette.
Le crayon, avant la palette !

Regardez les beaux yeux qu'elle a !
On n'en fait plus de ce bleu-là :
Les papas, les mamans ont perdu la recette...
L'avez-vous sur votre palette ?

Saurez-vous bien rendre le front ?
Les rides ? la blancheur du ton ?
La veine qui, rampant, dessine une vignette ?
En avant, crayon et palette !

Pour peindre du teint la pâleur,
Avez-vous l'antique couleur
Dont le temps sait parer l'antique statuette ?
Cherchez bien sur votre palette !

Son sourire sera-t-il peint ?
Mais, comme il est, très doux, très fin ?
Car son âme si douce, en passant, s'y reflète.
Il me le faut, crayon, palette ! »

Et l'artiste amusé lui dit en l'embrassant :

« Tu seras peintre, mon enfant ;
Ou poète... qui sait ?... Si ta langue bavarde
Un peu trop, c'est ton cœur qui devine et regarde. »

LE PETIT PRÉVENU

Je vais, si vous voulez, vous conter mon histoire,
Pas belle ! Je le sais, et ne m'en fais pas gloire ;
Mais, j'ai besoin de dire... oh ! j'ai gros sur le cœur !
Gros de honte, Messieurs... mais aussi de malheur...
Je ferai de mon mieux, n'ayant pas aux écoles
Appris à bien causer, ni choisir mes paroles ;
Et si je dis des mots qui sont pas tous des fleurs,
C'est pas pour vous manquer, j'en sais pas de meilleurs.

J'ai treize ans, que je crois... ou bien douze peut-être ;
Ni papa, ni maman ; même avant que de naître,
Pour sûr j'étais maudit ; et maudit est le nom
Que j'aurais dû porter depuis le biberon,

Si jamais j'en tâtai... Près d'un hangard de ferme,
Un nomade, en passant, me trouva gueulant ferme,
Tout frais sorti, tout nu, gros garçon, m'a-t-on dit ;
Bonne prise en tout cas ; le nomade à crédit
M'emporta lestement au fond de sa roulotte
Et me donna son nom, un logis, la popotte ;
Car j'arrivais à point : le jour même un enfant
Du bonhomme était mort, autant dire en naissant.
Ni les gendarmes qui, très souvent, font la fouille,
Ni maire, ni curé, n'ont rien su de l'embrouille.
Je suis enfant volé, si c'est voler pourtant
De ramasser par terre un petit sans maman.

Passons, si vous voulez, sur les mois de nourrice :
Ai-je sucé du lait ? j'en sais rien ; mais du vice,
Ah ! vous pouvez m'en croire ! Aussi loin que je vois,
En remontant bien haut, c'est, brillant dans mes doigts,
Un beau louis volé dans une belle armoire :
C'est le premier péché qui me reste en mémoire ;
Les autres sont trop vieux...

Je travaillais pas seul :
Nous étions six moutards, avec un épagneul,

Rude malin, ma foi ! qui faisait sa partie.
Quand on rapportait gros, un bon coup d'eau-de-vie
Etait la récompense. On se saoulait souvent,
Car le vieux donnait gras quand il était content ;
L'âge n'y faisait rien ; et ma première cuite,
Je l'ai prise à sept ans... Et que d'autres ensuite !
Car j'aimais le métier : mon malheur, voyez-vous,
C'est que le vieux jamais n'était mauvais pour nous ;
Ni la vieille non plus, faisant bonne cuisine,
Et riant avec nous de nos trucs de rapine.
Le vieux, lui, nous montrait la tire et les bons tours
Qu'il avait dans son sac ; il rigolait toujours,
Et me donna le goût, Messieurs, c'est triste à dire,
De voler, beaucoup moins pour avoir que pour rire.

Tenez, je me rappelle, un soir qu'on travaillait
La grande fille et moi : la fille surveillait,
Dans le courtil voisin, cueillant pour se distraire
Quelques fruits, sans penser ; la maison solitaire,
Avec sa porte close et ses airs endormis,
Disait à sa façon : les maîtres sont sortis,
Et tu peux pénétrer, mon garçon, sans surprise.
Je forçai la serrure et fis mon expertise :

Une armoire luisante ; une table à tiroirs :
On verra tout à l'heure... Un paquet de mouchoirs :
Bon à prendre de suite, ainsi qu'une bouteille...
Je me croyais bien seul ; tout à coup une vieille,
Agitant dans le trac, son bonnet de coton,
Et branlant de la tête, et claquant du menton.
Se dressa sur un lit, et battit sa paillasse...
J'aurais volé cent fois, pour revoir sa grimace !

Vous devinez comment nous vivions entre nous :
Des prières ?... Jamais ! On était des voyous,
Jurant sur les curés et les croix de la route
Oh ! le vilain passé !... Quand j'y songe, je doute
Si je pourrai jamais l'effacer maintenant...
Oh ! maudites leçons !... oh ! la honte !... oh !... maman !

Le vieux claqua tout net, un matin, sur l'automne ;
Le deuil ne dura guère, et bientôt la patronne
Se cueillit en chemin un nouveau compagnon.
Ce fut fini de rire, allez ! Toujours grognon,
Avare comme un pou, buvant sans nous attendre,
Sur la vieille et sur nous tapant sans rien entendre
De ses gros poings brutaux, meurtrissants comme fer,
Il fit de la roulotte un véritable enfer...

Messieurs, je ne sais pas... M'enverrez-vous au bagne ?
On dit que c'est bien dur... Mais, n'importe, j'y gagne !
Au bagne, on ne fait pas d'un moutard bien bâti
Un pâle et maigre môme, haletant, abruti.
Ah ! j'ai pas pesé lourd dans la poigne au Pandore,
Qui m'aurait trouvé dru quand je venais d'éclore !
Regardez-moi, Messieurs, et dites si, tel quel,
Je pourrais pas rentrer dans le sein maternel,
Sans m'aplatir le ventre ou me serrer le coude ?...

Donc, la vie était dure, et fallait pas qu'on boude.
A la maraude, au vol, on ajouta bientôt
La vente de chansons qui, hurlant au Drapeau,
Excitaient les conscrits contre les militaires.
Ces chansons-là, Messieurs, je ne les vendais guères !
J'étais pour les soldats, et j'admirais toujours,
Quand chantaient les clairons et grondaient les tambours ;
J'admirais et j'aimais !... C'est bien la seule chose
Qui m'ait fait bon au cœur, et mis un peu de rose
Dans l'âme et dans les yeux !... Que de fois j'ai rêvé
Que sous le gai Drapeau je partais enrôlé !
Que je faisais la charge ! ou, dans quelque bataille,
Pour la France éclopé, je gagnais la médaille !...

Ah ! de ces rêves-là, j'en fais plus maintenant ?
Je suis fini... Messieurs, on m'a perdu le sang,
Et pourri toute l'âme, et gâté la cervelle...
Je ne suis pas de ceux que la Patrie appelle...
Oh ! j'en ai du chagrin !... beaucoup... tout plein le cœur !

Mais il faut que j'arrive à mon dernier malheur...
Ce jour-là, le patron était d'humeur féroce
Et, je ne sais pourquoi, s'en prenait au plus gosse,
Un garçon presque infirme, empoté, tout niais,
Qui recevait les gnons, sans rebiffer jamais.
Sa bêtise sans doute augmente la colère
De la brute enragée et qui devait mal faire :
Après les coups de pieds, de poings, et de bâton,
Après les feux de file et feux de peloton,
Le monstre de malheur vous tire de sa poche
Un couteau... c'est affreux !... et brusquement s'approche
De la tête innocente... et... d'un coup... crève un œil...
J'étais là, tout auprès, accroupi sur le seuil [mystère !..
De la roulotte au cran... Pourquoi ?... Pourquoi ?...
Oh ! vrai, je n'en sais rien... Mais je saisis à terre
Le couteau que la brute avait laissé tomber ;
Je l'empoigne... et le lui plante... dans le côté,

Sur le cœur... oh ! mon Dieu !... L'homme alors tomba raide,
Sans jurer, sans crier, sans appeler à l'aide...

Oh ! j'ai honte !... j'ai honte !... Un gamin de douze ans !...
Oh ! qu'on dise aux mamans de garder leurs enfants !
Et d'aimer le bon Dieu, pour nous sauver du vice !...

Un passant vit le coup et chercha la police...

Alors, ils sont venus : j'ai dit que c'était moi ;
Et puis j'ai dit comment ; et puis j'ai dit pourquoi.
Le gendarme m'a pris et passé la menotte ;
Et, j'ai, pour la prison, quitté notre roulotte.
La prison !... j'avais peur... et c'est le paradis
Pour un triste échappé, comme moi, d'un taudis !

On m'a fait prendre un bain, nettoyé corps et âme :
Des Messieurs sont venus, sans colère, sans blâme,
Aussi tristes que moi, qui m'ont parlé très doux,
M'ont demandé de dire en menu tous les coups
Que j'ai faits, tantôt seul, tantôt de compagnie ;
Et j'ai tout raconté, Messieurs, sans menterie.
Alors, ils m'ont laissé. Puis le prêtre est venu.

Le Prêtre ! De si près, je l'avais jamais vu.
Corbeau ! Sale araignée ! et vermine d'hospice !
Sac à charbon ! Sangsue ! et bâton de réglisse !
Voilà les plus jolis des noms que je criais,
Avec des tas d'ordure et des jurons épais,
A ces hommes tout noirs qui marchaient en silence,
Lisant dans un gros livre et sourds à l'insolence...
Dieu me le passera, car je ne savais pas
Que c'était mon pardon qu'ils murmuraient tout bas...

Je comprends maintenant pourquoi, dans la roulotte,
On nous faisait maudire et sacrer la calotte :
Je serais pas resté ni voyou, ni voleur,
Si le prêtre avait pu me parler dans le cœur,
Me dire, tout petit, qu'un jour on rendra compte,
Et m'apprendre à pleurer, et me faire grand honte
A même le péché... Car, la honte et les pleurs,
Les pleurs qui font du neuf — ah ! de tous mes malheurs
Le pire est celui-là ! — dans toute mon enfance,
J'ai pas su ce que c'est !... J'ai pleuré de souffrance,
Quand on me tapait trop : j'ai rougi d'un bon coup
Manqué par maladresse, ou par trac... mais, c'est tout...

Donc, le Prêtre est venu, pleurant comme une mère
Sur mon triste abandon, mes peines, ma misère,
Sur mon âme flétrie, et mon corps dégâté...
Il m'a tendu les bras... D'un bond, j'y suis sauté.
Alors il m'a parlé tout bas de pénitence,
Et tout haut du bon Dieu, de pardon, d'espérance...

Messieurs, vous qui jugez, pardonnez-vous aussi?
Vous ai-je un peu touchés, vous faisant ce récit?
Oh! je me défends point : j'ai durci dans le vice,
Et je sais que je dois bien gros à la justice...
Mais, j'avais pas de mère à me tenir la main;
Et j'ai pas vu bien beau, si j'ai fait du vilain.

LA MORT ET L'ENFANT

I. — *La victime.*

Il avait de beaux yeux, couleur de fleur de lin,
Qui vous baignaient d'azur, quand son regard câlin
— Et si pur ! et si franc ! — ainsi qu'une caresse
Se répandait sur vous, tout chargé de tendresse.
Comme un scintillement dans la splendeur des cieux,
Ainsi, les rayons d'or de ses cils gracieux.
Son rire, hymne charmant d'une paix enfantine,
Délogeait les soucis, de sa note argentine,
Comme d'un vieux clocher le pimpant carillon
Déguerpit de choucas un sombre tourbillon ;
Comme d'un tronc poudreux, le chant d'une fillette,
De mure ou d'aubépine achevant sa cueillette,

Fait voler en zig-zag, titubant, hébété,
Quelque hibou rêveur au sommeil entêté.
Son teint de fleur de lis, mêlé de fleur de rose,
Ne s'embrumait jamais d'un nuage morose.
Limpide était son front, comme un beau lac qui dort,
Et ses cheveux semblaient envolés des blés d'or.

II. — *La malédiction de l'homme.*

De ces cheveux d'enfant, ô mort, que veux-tu faire ?
Et pourquoi les faucher ?
Vois, les brillants fils d'or !... Ton crâne desséché,
Coquette séculaire,
Va-t-il donc s'en parer ?

Dis, sur ce jeune front que fait ta main terreuse ?
Ton crâne sec et froid
De la fraîche splendeur est-il jaloux, dis-moi ?
Infernale envieuse,
La voles-tu pour toi ?

Son teint de fleur de lis mêlé de fleur de rose,
Eh bien, qu'en feras-tu ?
Seras-tu moins l'Horreur, lorsque tu l'auras bu,
Eternelle morose,
Fantôme vermoulu ?

As-tu donc une oreille ? Et crains-tu la musique
Pour ton maudit tympan,
Que tu veux étouffer le rire d'un enfant,
Vieille mélancolique,
Au squelette claquant ?

Que feras-tu des cils ? et des yeux ? Dis, la gueuse,
Veux-tu les emprunter
Pour ton orbe béant !... Non ; tu hais leur clarté !
Immortelle éteigneuse,
Reine de cécité.

Sur ce beau jeune corps, haletante, acharnée,
Vas-tu, le flétrissant,
Changer la fleur de vie en cadavre puant,
Pourvoyeuse effrénée
Des vers et du néant ?

III. — *Le plaidoyer de la mort.*

Homme, je ne suis pas ce qu'il te plaît de dire :
Eternelle !... Mais non ! ouvre, si tu sais lire,
Le Livre, et tu verras dans ses pages comment
Eve — la malheureuse ! — écouta le Serpent,
Et, lasse d'être en paix, et lasse d'être heureuse,
Et cherchant du nouveau, vaine, capricieuse,
Brouillant l'ordre établi par le décret d'amour,
Oublia son devoir, et me donna le jour.

Immortelle ?... Pas même ! Ecoute le Prophète :
« Plus de mort désormais ! » Mon ultime conquête
Sera sans lendemain, sans repos triomphant...
Quand du monde ébranlé la main du Tout-Puissant
Aura brisé la masse et dissipé la poudre,
Quand il viendra juger, dans l'éclat de la foudre,
Les vaincus de la mort, la mort dans le néant
Aura plongé déjà, pour jamais s'abîmant.

Infernale !... Encor non ! très humaine au contraire :
Dans le monde déchu des esprits de lumière
Devenus les démons, je n'ai jamais passé ;
C'est sur terre, au grand jour, que mon plan est tracé...

Du néant pourvoyeuse ?... Absurdité splendide !
Fleur d'un maigre cerveau somnolent ou stupide !
Le néant ! Ce mot-là, dis donc, le comprends-tu ?
As-tu vu rien se perdre, ou colosse, ou fétu ?
Rien ne s'anéantit ici-bas, mais tout change.
Bon pour moi, le néant, ô philosophe étrange !
Pour moi qui ne suis rien qu'un être de raison,
Un mot, un mot trompeur, car enfin sous mon nom
Se cache encor la vie : ouvre donc cette bière
Où je jette un cadavre... Epands cette poussière
Que je mouds au cercueil : vois lever les blés d'or !...
Mais, nous n'avons parlé que de matière encor :
Conçois-tu le néant pour l'âme, ô philosophe ?
Est-ce l'âme qui va, dans cette catastrophe,
De l'être et de la vie à l'abîme sans fond ?
Mais l'âme alors vaut moins qu'un caillou, qu'un chiffon !
L'âme qui pense, sent, dissèque la matière !
L'âme qui rêve aussi d'un bonheur sans frontière !

Qui, simple et pur esprit, ne saurait s'altérer !
Qui peut, reine de soi, faillir ou mériter !
Les âmes au néant ! ô blasphème ! ô folie !
Ce n'est pas le néant que j'ouvre, c'est la vie.

Eteigneuse ?... alors, non ? C'est vrai, je démolis.
Et c'est ce que tu vois, homme qui me maudis...
Certes, le corps de l'homme est beauté sans conteste :
Va, je le connais bien ! et je conçois qu'on reste
Pantelant de terreur, en voyant s'effriter
Le plus beau monument que la terre ait porté ;
Je comprends qu'on frémît, voyant la fleur de vie,
Dans le corps d'un enfant, se muer en sanie ;
Je conçois la souffrance, étant le châtiment ;
Et j'ai vu le Sauveur s'arrêter en pleurant
Devant mon œuvre un jour, quand je touchai Lazare...
Pleurez donc : je punis ; pleurez donc : je sépare.
Oui ; mais je n'éteins pas : d'une brutale main
Je brise — je le dois — le merveilleux écrin,
Pour offrir aux rayons des clartés éternelles,
Les âmes, tu m'entends ? ces pierres immortelles
Qui, reflétant de Dieu l'indicible beauté,
Ne jettent tous leurs feux que dans l'éternité.

Mon rôle est tout entier dans cette déchirure :
Je n'ai point à juger si la pierre est bien pure,
Ou choquera les yeux du céleste joaillier ;
Ce n'est pas mon ouvrage ; homme, c'est ton métier :
Exalte moins le corps, et songe donc à l'âme ;
Et, s'il s'agit d'enfant, ne va pas être infâme
Au point de maculer, de ternir, de gâter
Ce joyau sans égal par les cieux convoité.

LE PETIT PATOURD

Oh ! le joli métier que de garder les vaches !

C'est l'heure de sortir : les bêtes sur leurs nâches
Tirent dans l'écurie, et meuglent bruyamment ;
La fermière, à la hâte, accourt et, bousculant
Les poules, les canards, les chats, et la servante
Coupe pour le pâtourd sur la table luisante
Un gros morceau de pain, de beurre bien garni,
Puis huchant de la porte, appelle le petit : [navette
« Hé !... Zidore !... Hé !... Zidore ! » Et du champ de
On entend le berger d'une voix aigrelette
En réponse jeter dans l'air un son criard,
Etrange mélopée, où l'enfant au hasard

Accouplant quelques sons fait savoir sans méprise
Qu'il est là, qu'il entend, qu'il comprend ; que l'on dise
Aux bêtes * d'espérer ; qu'on détache le chien ;
Qu'il accourt. Je crois qu'un Académicien,
Pour dire tout cela, dans le Dictionnaire
Devrait chercher longtemps les phrases qu'il faut faire...

Laissons l'Académie. Il s'agit d'animaux
Qui portent tous la corne, et chaussent des sabots,
Ont de bons gros yeux ronds, campagnards, pleins de vide,
Et râpent l'habit vert des prés, le mufle humide,
Ou ruminent perdus, vagues, clignant de l'œil,
Ignorant le triomphe et vivant sans orgueil,
Sans faste, sans discours, sans pompeux protocole,
Sous le dôme céleste et l'auguste coupole.

Laissons l'Académie... Un vif galop d'enfant ;
Des sauts, une gambade ; un hardi claquement
De fouet vibrant dans l'air ; deux mains promptes à prendre
La beurrée ; et des dents happant dans le pain tendre ;
Deux gros souliers ferrés sur les roches tapant
Pour secouer la boue et le fumier collant ;
Deux yeux faisant le guet auprès de l'écurie ;
Un chien très affairé signalant la sortie

Des bêtes au pas lourd ; des femmes s'énervant,
Interpellant les veaux, les vaches, les poussant,
Et tenant des propos à qui plus inutiles ;
Puis leur silence enfin ; et les vaches tranquilles :
Voilà le premier acte.

Et voici le second :
Rêvant trèfle et luzerne, en un chemin profond
Le troupeau se déploie et lentement défile ;
Cependant que le chien, fureteur, très agile,
Va, vient, lève la patte, escalade un talus,
Et se grise le nez de parfums méconnus,
Ou ramène au devoir une bête passée
Dans le champ du voisin et qui, tête baissée,
Fonce pour * bouéner sur le gardien gêneur.
Le pâtre, lui, toujours attaque avec vigueur
La miche qui se rend, abandonnant les miettes
Aux hôtes des buissons, moineaux et mauviettes ;
Claquant du fouet parfois pour hâter le troupeau ;
Ou lançant un appel, ou frappant d'un rameau
Les traînards mal appris qui se vident la panse,
Les veaux * désalmentés qui troublent l'ordonnance.

Tout à coup, d'un pas leste, en tête du troupeau
Le petit pâtre accourt en jetant son morceau,

Car il veut arriver le premier * sur la brèche
Et faire les honneurs du banquet d'herbe fraîche
Aux ventres affamés, aux mufles convoitants :
On a de ces égards pour les bêtes des champs.

La barrière est ouverte, et le troupeau défile :
Le chien sur son derrière est assis immobile
Et, les yeux grands ouverts, semble, ma foi, compter
Les bêtes, qu'il connaît et pourrait bien nommer,
S'il avait bonne langue ainsi que sa maîtresse :

C'est d'abord *Telhouet* qui, par son droit d'aînesse,
A le pas sur la bande, et qui porte le nom
Du village lui-même ; et voici *Papillon*,
Papillon, qui fut jeune et folâtra naguères ;
La *Noire* et la *Châtaigne*, excellentes laitières ;
La Blonde, une coquette ! et *Major*, le taureau,
Encor jeune et très doux ; à côté, *Bigarreau*
Dont la robe est étrange et couleur de cerise ;
Moins voyantes, près d'elle, entrent la *Veuve* et *Grise*,
Avec leurs petits veaux ; et plus loin, à l'écart,
Parisienne, fière, et qui pâture à part ;
La * *Garre*, très petite, et très fine bretonne ;
Blanche qui, souvent* mouche ; et *Rouge*, une luronne !

Qui se moque du chien, du fouet et du pâtourd,
Qu'on a, pour la tenir, *enheudée assez court,
Et qui, bon gré mal gré, respectera les bornes,
Et ne* passera point ; enfin, c'est *Belle-en-cornes* :
Le nom, à lui tout seul, vous dépeint l'animal,
Et vous fait mesurer l'ornement capital
Convoité par les veaux, jalousé des génisses
Et vaches d'âge mûr, primé dans les comices,
Epouvante du chien, mais orgueil du pâtourd
Qui regarde de haut les bergers d'alentour.

Laissons le chien guetter ; laissons les vaches paître ;
Ecoutons dans le pré la musique champêtre :

Le choral des oiseaux a salué d'abord
Les bêtes qui, broutant, vont du ver qui se tord
Dévoiler la cachette, et l'offrir sans défense
Aux gros et petits becs... Et vive la bombance !...
La chasse à la vermine arrête ce concert ;
Mais on entend claquer, de ci, de là, dans l'air,
Les fouets des petits gars, vrai concours de tapage,
De bruits secs ou puissants ; et puis, c'est leur langage

Pour se parler de loin et crier : « Me voilà !
J'ai bon poignet toujours : écoute ce coup-là ! »
Bientôt ce sont des chants de garçons et de filles,
Ou le tic-tac pressé de la pierre aux faucilles,
Quand il faut rafraîchir le tranchant émoussé
Et, gardant le troupeau, nettoyer un fossé ;
Souvent ce sont des cris ; mais le rire en fanfares
Est, chez ces doux rêveurs, un excès des plus rares.
Nous avons écouté ; regardons maintenant :
Le troupeau sur le pré *s'égaille et longuement
S'abandonne aux douceurs de l'exquise pâture ;
De ses tons variés émaille la verdure
Et, lui prêtant l'éclat de son lustre brillant,
Change le tapis vert en tapis d'Orient,
Et met de grosses fleurs sur l'herbe monotone,
Même en saison de deuil, en hiver, en automne.
Alors, sur le tapis, autour des grosses fleurs,
S'éparpille charmant le monde des chanteurs,
Si bien que nous avons près de l'enluminure
Riche, haute de ton, la fine miniature.
Voyez : la *riboulotte, oiseau très familier,
Se perche ici tout près du chien et du berger,
Sur un tas de terreau ; mélancolique artiste,
Qui ne chantera pas, gardant sa note triste

Pour la brume du soir. Le merle et le mauvis,
Malgré leur défiance, ont quitté leurs taillis,
Mais restent sur les bords. *Mésilles et fauvettes
Descendent fréquemment des rameaux, leurs cachettes,
Pour faire un petit tour, puis craignant le danger,
S'enlèvent prestement et retournent percher ;
La mésille est colère : on entend des querelles ;
La fauvette est fort douce, et sa voix des plus belles,
Très limpide et très gaie, invite à la chanson.
Mais, voici le bouvreuil, le moineau, le pinson,
En bandes, sautillant et picorant dans l'herbe.
Vous savez, le bouvreuil est un oiseau superbe,
Préférant les jardins, assez rare en pleins champs,
Ayant belle prestance, et lançant de beaux chants,
Portant camail, aumusse, et bon teint de pivoine :
J'ai lu, je ne sais où, qu'on l'appelle chanoine.
Le pinson, plus modeste, est vêtu de coutil ;
Le moineau, de gros drap. Mais venez par ici ;
Je veux vous présenter le Benjamin des ailes
Le petit *bérichet, jetant des kyrielles
De notes qu'on dirait le rire d'un bébé :
Le menu vif-argent, prompt à se dérober,
En retroussant sa queue, échappe avec prestesse,
Par plus gros que le pouce, et d'une gentillesse

De bibelot fragile... Allons en plein troupeau,
Sans souci de la corne... Ah ! voici le corbeau,
Gros rustre, gros mangeur, tout luisant dans sa blouse,
Qui travaille des pieds et du bec dans la bouse ;
Et puis voici la pie, en son riche manteau,
En belle robe à traîne, épluchant du terreau,
Ou, danseuse amusante, accourant en cadence
Disputer aux moineaux quelque rare pitance.
Enfin voici le geai criard et querelleur
Et des bruits qu'il entend plaisant imitateur.
Sauvons-nous : nous gênons l'essaim des lavandières
Qui, battant de la queue, animent les derrières
Du troupeau qui s'avance et dévale le pré...
Si j'avais eu le temps, je vous aurais montré
De hardis oisillons flottant autour des bouches
Qui broutent goulûment, pour y cueillir les mouches.

Et si j'avais le temps, je dirais au pâtourd :
« Fais nous voir tout le pré ; mène-nous tout autour ».
Avec lui, nous saurions les merveilles des haies,
Des talus, des fossés ; nous cueillerions des baies,
Ou, selon la saison, des plantes et des fleurs ;
Nous irions en flânant, du pas des maraudeurs ;

Nous ferions un bouquet, ou bien une couronne
Des belles feuilles d'or du peuplier d'automne
Et des feuilles d'argent du tremble frissonnant ;
Nous verrions l'écureuil sur nos têtes passant,
La belette hors du trou, dressant sa tête mince,
De mignons nids d'oiseaux... Oh ! la riche province
Dont un pâtre est le roi !... Mais il faut se borner,
Et faire ses adieux au bon peuple encorné.

Adieu, vaches et veaux : il faut que je vous quitte,
Car on a beau *chômer*, le rêve a sa limite...

Au reste, tout va bien : j'aperçois le pâtourd
Qui s'amuse là-bas à cuire dans un four,
Au coin d'un fort talus, des pommes de reinette ;
Je l'entends appeler au loin une fillette
Pour goûter la fournée... Et je vois le bon chien
Veiller sur le troupeau, comme s'il était sien ;
Un jeune veau bondit tout auprès de sa mère,
Effrayant les oiseaux qui gagnent la forière,
Major songe *chomé tout près de *Bigarreau* :
Ruminant dans la paix, les bêtes du troupeau

S'émouchent de la queue, agitant leurs panaches...

Ah ! le joli métier que de garder les vaches !

ACHEVÉ

A LA CHESNAIE

le dix-sept octobre dix-neuf cent treize

EXPLICATIONS

DE CERTAINS TERMES (1) EMPRUNTÉS

au parler de PAIMPONT (Ille-et-Vilaine).

BÉRICHET, *roitelet* (**Hatz.** : bérichot).

BIENVEILLANT, *tuteur*.

BOUÉNER, *frapper de la corne* (peut-être à rapprocher de boéler, étriper, dans **God.** et **Bon.**) Se dit

(1) L'abréviation **Bon.** désigne le *Lexique de l'Ancien Français*, publié par J. Bonnard et A. Salmon, d'après l'ouvrage suivant. — Paris, Welter, 1901.

L'abréviation **God.** désigne le *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, publié par F. Godefroy. — Paris, Vieweg ; Bouillon, 1880-1902.

L'abréviation **Hatz.** désigne le *Dictionnaire général de la langue française*, publié par A. Hatzfeld, A. Darmesteter et A. Thomas. — Paris, Delagrave, s. d.

L'abréviation **Sain.** désigne *Les Sources de l'argot ancien*, par L. Sainéan. — Paris, Champion, 1912.

au propre des vaches, mais s'emploie aussi au figuré, en parlant des personnes, et signifie alors rabrouer.

CHEMINEUR, *vagabond* ou encore *ouvrier qui va cherchant de l'ouvrage* (**God.** et **Bon** : celui qui marche, qui fait son chemin).

CHINEUR, *quémandeur étranger au pays*. Ce terme n'est pas exclusivement local, mais appartient plutôt à ce que **Sain** (11,75) appelle « langue courante ».

CHOMÉ, *qui est debout*. Se dit des gens, des animaux, des objets ; s'emploie comme transitif, passif et réfléchi.

DÉSALMENTÉ, *dissipé*. Se dit surtout des enfants et des animaux. C'est un adjectif.

DRUGER, *jouer* (**God.** ; **Bon**).

EGAILLER, *éparpiller* (**God.**). S'emploie comme transitif, passif, réfléchi.

ENHEUDER, *entraver* (**God.** et **Bon.** donnent le part. pass.). Se dit en particulier d'une vache, dont on attache ensemble à longueur de corde soit les deux pieds du même côté, soit plus souvent la tête et un pied de devant.

ESPÉRER, *patienter, attendre* (sans idée de désir).

(**God.** ; **Bon.**). S'emploie absolument et comme transitif avec, pour complément, soit un nom de chose ; soit un nom d'être animé, soit même un nom propre.

GARRE, *bigarré* (**God.** ; **Bon.**).

GONNE, *piège à prendre le poisson* ; en filet soutenu par des cercles ; s'appelle ailleurs tambour.

HAGUILLE, *menu bois* (à rapprocher sans doute de hague, lieu épineux, haie, dans **God.** et **Bon.** Seulement, le mot hague est inconnu à Paimpont, où une haie se dit une « haie » (souvent prononcée « hâ »), et un lieu épineux, « des bougâs »).

HANE, *culotte, pantalon* (**Sain.**, 11,372, attribue ce terme aux seuls patois du Bas-Maine et de Normandie). S'emploie moins au singulier qu'au pluriel. On dit de quelqu'un qui n'a pas l'air vigoureux : « il n'est pas riche dans ses hanes ».

HERQUELER, *travailler sans suite et à des riens.* Celui qui travaille ainsi est appelé « un herquelier ».

IMPOSER DE, *empêcher de...* Très curieuse expression, et très courante : je n'ose y voir une antiphrase, le mot « imposer » n'étant jamais employé à Paimpont dans le sens de : faire subir.

LA, art. fém. employé devant un nom propre de

femme, et surtout un nom de baptême, est d'un usage peu fréquent à Paimpont.

LIBERTIN, *indépendant* (**Hatz.**), peut-être aussi *vagabond*. Ce terme que je n'ai entendu qu'une fois à Paimpont, peut fort bien être de provenance étrangère ; on l'appliquait du reste à un enfant sans cesse échappé du domicile paternel et demeurant étranger aux pratiques religieuses.

LUCET, *Vaccinium Myrtillus*. L. ou *airelle myrtille*.

MALETTE, petit sac de toile où les écoliers, pâtres et ouvriers mettent leurs provisions de bouche (**God.**). Se porte en bandoulière.

MÉSILLE, mésange. On dit aussi « mésie. »

MOT, *museau*. Je ne crois pas cependant que « mot » soit une corruption de « museau » qui, bien que rarement usité, se prononce à Paimpont « museau, musiau » (ô long), tandis que dans « mot », le son o est bref. Je croirais plutôt à une expressive métalepse. — Se dit des gens, comme des animaux, mais familièrement toutefois.

MOTTI, *pelotonné* (**God.** ; **Bon.** et **Hatz** : motter, motté). S'emploie comme réfléchi et au passif ; la

forme transitive est rare, si tant est qu'elle soit en usage.

MOUCHER, *courir affolé par les mouches* (**God.** et **Bon.** : courir pour se débarrasser des mouches). Se dit proprement des vaches. S'emploie aussi au figuré, avec le verbe auxiliaire faire, par exemple : je vais te faire moucher, c'est-à-dire ; je vais te faire filer.

NACHE, *lien, attache.*

PASSER, *quitter le lieu de pâturage pour un terrain voisin* (**God.** et **Bon.** ; sortir). Se dit des animaux et s'emploie d'ordinaire absolument.

PATOURD, *patre* (**God.** : seulement le féminin pastoure ; **Hatz.** au mot pasteur, donne pâtour comme terme berrichon). Le féminin étant, à Paimpont, « pâtourde », plus souvent que « pâtoure », je mets un d au masculin.

PEULOT, PEULAUX, orthographe fantaisiste pour **PELOT**, *Pierre.* Ce diminutif familier est d'usage courant en Bretagne. — A noter que les paysans varient sans scrupule l'orthographe d'un mot même usuel, même répété à peu d'intervalle. — cf plus loin Zidore.

PRÊCHER, *causer : parler, répondre* (Le plus sou

vent sans aucune idée de discours ou de long développement, encore moins d'exhortation ; bien qu'on dise aussi, à l'occasion, d'un orateur laïc ou ecclésiastique : « il prêche bien »).

PUNIR, *vexer, humilier.*

RATION, *collation* (collationner se dit « rationner ») c'est le léger repas que prennent les paysans soit dans la matinée, soit surtout dans l'après-midi.

REGONCER, *reculer, revenir sur ses pas.* J'ai donné à ce terme plus d'extension peut-être qu'il n'en a dans le parler de Paimpont où il signifie proprement reculer à cause d'un obstacle matériel, par exemple : un passage trop étroit.

RIBOULOTTE, *rouge-gorge.*

SUR, *auprès de* (**God.**).

TRACASSIN, *humeur remuante, humeur voyageuse.* Je n'ose affirmer que ce terme soit vraiment usité à Paimpont ; en tout cas, il appartient plutôt à ce que **Sain** (II,75) appelle « langue courante ».

TRIMARD, *état de vagabond.* C'est, je crois le sens qu'attachent à ce terme les paysans qui l'emploient, et non le sens de chemin qu'il a en argot (car c'est un terme emprunté à l'argot : **Sain.**, II,461, et **God.**) ;

jamais, en effet, nos paysans n'appelleront la route, le trimard. — Je ferai observer que mon « petit libertin » emploie l'expression à son usage, bien qu'elle ne soit couramment appliquée qu'aux ouvriers qui passent en quête de travail.

TRIMARDER, *vagabonder*. Terme emprunté à l'argot (**Sain.**, 11,461). — même observation que ci-dessus.

TRIMARDEUR, *vagabond*. Terme emprunté à l'argot, ou du moins imité de l'argot (**Sain.**, 11,254).

VRAI, *très ;* employé adverbialement devant un adjectif.

ZIDORE, *Isidore*. Abréviation d'usage courant, mais qui n'a rien de familier ; on dira « Monsieur Zidore » ; on ne dira pas « Monsieur Pelot », mais « Monsieur Pierre ».

TABLE DES MATIÈRES

—

Dédicace 5

Aux lecteurs 7

Croquis de printemps 11
Ecriture et musique 14
Etre correct et bref ! 20
La première fois 25
Le miroir 28
Le bouquet au pillage 31
Vers le bois ; dans le bois ; hors du bois 36
Le matin sur l'étang 42
La chanson des trois oisillons 45
Une petite Eve. 50
Haillons et Dentelles 54
Le petit Libertin 71
Le portrait de l'aïeule 83

Le petit prévenu 88
La mort et l'enfant 97
I. — La victime 97
II. — La malédiction de l'homme. 98
III. — Le plaidoyer de la mort 100
Le petit pâtourd 104
Explication de certains termes 115

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le deux avril mil neuf cent quatorze par

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le compte de

A. MESSEIN

éditeur

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

PARIS (Ve)

ALBERT MESSEIN, Editeur, 19, Quai St-Michel, Paris
Successeur de LÉON VANIER
Envoi franco contre mandat postal, timbres, etc.

Dernières Nouveautés

CHARLES MORICE

Lettres à mes amis sur quelques points de durable actualité :

I. Le Retour ou : Mes Raisons. Dédiée à *Louis le Cardonnel.* Un vol. in-12 broché . . . . . 2 fr. » »
II. L'Amour et la Mort. Dédiée à *Maurice Barrès.* Un vol. in-12 broché . . . . . 2 fr. » »

CHARLES MORICE

Pages Choisies. Prose et Vers. 1 fort vol. in-12 . 3 fr. 50
Il est Ressuscité. Nouvelle édition augmentée d'une préface (6e mille) . . . . . 3 fr. 50

LAURENT TAILHADE

Pages Choisies. Prose et Vers. 1 fort vol. in-12 . 3 fr. 50

HONORÉ DE BALZAC

Critiques Littéraires. Introduction de *Louis Lumet.* Un vol. in-8° contenant des critiques sur Chateaubriand — A. de Vigny — V. Hugo — Sainte-Beuve — A. de Musset — George Sand — Stendhal — Saint-Simon. Hors textes de *Daumier, Grandville...* Broché . . . . . 7 fr. 50

ANNIE DE PÈNE

Confidences de Femmes. Couverture de *Leone Georges.* Un volume in-12, (10e mille) . . . . . 3 fr. 50

LOUIS THOMAS

La maladie et la mort de Maupassant. Un volume in-12 broché . . . . . 2 fr. » »
Curiosités sur Charles Beaudelaire. Un vol. in-16 broché. tiré sur papier d'Arches à 400 exemplaires . . . 4 fr. » »

SOCIÉTÉ DES " TRENTE "

Collection de jolis volumes in-8 écu, tirés à 530 exemplaires numérotés. 500 sur papier d'Arches à **5** fr. 20 sur papier du Japon à **15** fr. et 10 sur papier de Chine à **20** fr.
La Société des Trente publiera les 30 volumes qui composeront sa collection en cinq ans à raison de six par an.

Nous avons déjà publié :

Maurice Barrès (de l'Académie Française). *Pour nos Églises.*
Emile Bernard. *Souvenirs sur Paul Cézanne.*
Henri Martineau. *L'Itinéraire de Stendhal,*
André Salmon. *La Jeune Peinture Française.*
Remy de Gourmont. *Le Chat de Misère.*
Lucile de Chateaubriand. *Œuvres Complètes* (Pr. de Thomas).
Maurice Barrès. *Autour des Églises de Village.*
Laurent Tailhade. *Quelques fantômes de jadis.*

Demander le prospectus spécial avec la liste des volumes à paraître.